

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

[La] maison des 2 barbeaux [Document électronique] / A. Theuriet

PREMIERE PARTIE

p3

chapitre i :

en 1860, la raison sociale : - *Lafrogne père et fils, droguistes à Villotte*, -figurait encore en tête des factures de la maison, bien que, depuis plusieurs années déjà, Lafrogne père dormît sous les hautes herbes du cimetière sainte-Marguerite. Cet établissement, fort achalandé,

p4

était connu dans tout le Barrois sous le nom du *magasin des deux barbeaux*, grâce à l' idée ingénieuse du père Lafrogne, qui avait pris pour enseigne les armes de Villotte : " deux barbeaux adossés, sur champ d' azur semé de croizettes d' or. " située rue du bourg, dans un quartier mi-bourgeois et mi-commerçant, la maison Lafrogne est un des spécimens les plus purs de l' architecture lorraine de la fin du xvie siècle. La façade, bâtie en pierre dure de savonnières, a pris, avec le temps, de jolis tons d' un gris rosé. La porte d' entrée en bois plein, délicatement ouvragée et agrémentée d' un heurtoir en fer, est encastrée dans une arcade dont un chérubin joufflu forme la clef, et dont l' entablement est lui-même surmonté d' un cartouche qui renfermait jadis les armoiries du seigneur du logis, mais où maintenant s' étale prosaïquement le numéro de la maison. Les chambranles des fenêtres sont ornés de sirènes, sculptées en haute bosse, qui sortent la poitrine nue

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

d' une gaîne de feuillage, et soutiennent de leurs têtes fines et rieuses un fronton échancré. Pour relier les détails de cette décoration élégante et sobre, de légers pilastres cannelés séparent les croisées à petits carreaux verdâtres, et sur leurs chapiteaux corinthiens s' appuie la frise d' un attique percé de doubles lucarnes ; l' ensemble est complété par une dernière corniche

p5

où surplombent à chaque extrémité des gargouilles de pierre qui, dans les jours d' orage, versent sans façon les eaux pluviales sur la tête des passants.

La maison se compose de deux corps de logis séparés par une cour intérieure. En 1860, la portion donnant sur la rue du bourg était réservée à l' habitation ; les bâtiments de derrière, communiquant avec la rue de la municipalité, comprenaient la *foulerie*, le pressoir, les bureaux et surtout les magasins, qui occupaient presque tout le premier étage. Là, de vastes pièces sèches, aérées et profondes, prolongeaient en enfilade leurs cloisons garnies dans toute la hauteur de casiers à tiroirs ; deux rangées de buffets massifs formaient au milieu un couloir obscur, tandis qu' au long des murailles s' alignaient des tonneaux ventrus, pleins jusqu' aux bords des substances sans nombre employées dans la droguerie : gommés-guttes, couperoses, bois de Brésil, garance, avelines et roses de Provins, jujubes et fleurs de bouillon blanc. Au plafond pendaient des fagots de bois de réglisse, des bottes d' armoise et de mélilot, de gigantesques chapelets de racines d' iris et de têtes de pavot. Quand parfois le soleil, filtrant à travers les guirlandes séchées, envoyait sa lumière oblique dans ce fouillis, des flots d' atomes odorants s' envolaient de tous côtés et teignaient les rayons lumineux

p6

de couleurs étranges. Parfois aussi, d' un tiroir entr' ouvert, une aromatique senteur de vanille ou de noix muscade s' exhalait au passage et faisait rêver à la flore merveilleuse et lointaine des Antilles ou des Indes hollandaises.

Pour dire la vérité, personne ne rêvait guère dans cette maison des *deux barbeaux*. Les fils de Claude Lafrogne n' étaient pas enclins à de pareilles distractions. L' aîné, Hyacinthe, touchait à ses cinquante ans, et Germain, le cadet, en avait près de quarante. Restés célibataires, ils vivaient avec leur tante *Lénette* (diminutif de Madeleine), une verte vieille fille de soixante-douze ans, soeur de feu Mme Lafrogne, qui les avait bercés au maillot et qui depuis les avait élevés, catéchisés et dorlotés avec un dévouement infatigable. Mlle Lénette était la cheville ouvrière de la maison, elle tenait les clefs des armoires, réglait la dépense, ordonnait les repas et répondait de tout. C' était une grande et maigre personne, ne perdant pas un pouce de sa longue taille, alerte et d' une propreté méticuleuse, fort dévote, très rigoureuse pour elle-même et pour les autres, toujours levée avant le jour et ne laissant pas aux servantes le temps de bayer aux corneilles ; au demeurant, une fille de grand sens et de bon conseil, très respectée de ses neveux, qui ne concluaient jamais une affaire avant de l' avoir consultée.

p7

Hyacinthe était son benjamin, bien qu' il eût déçu les espérances et les ambitions de la famille. Au collège, il avait eu la réputation d' un fort en thème, et le père Lafrogne s' était nourri de l' espoir de voir son aîné entrer dans la magistrature. On l' avait en conséquence envoyé à vingt ans faire son droit à Paris, et, comme la tante Lénette ne pouvait se décider à l' abandonner seul dans cette ville de perdition, elle l' y avait suivi. Logé derrière saint-Sulpice, rue du Canivet, obligé de passer par la chambre de sa tante pour rentrer dans la sienne, Hyacinthe avait vécu quatre ans à Paris sans se douter des plaisirs ni des dangers de la grande ville. Il était revenu à Villotte avec son brevet de licencié et toutes les innocentes candeurs d' un jeune homme qui n' a vu le monde qu' à travers les fumées d' encens de l' église saint-Sulpice. Ingénu et rougissant comme une jeune fille, naïf comme un enfant et d' une simplicité touchante, il ne pouvait croire au mal. Les hâbleries et les duplicités de la chicane étaient pour lui lettres closes ; aussi fit-il un détestable avocat. L' histoire de l' unique plaidoirie d' Hyacinthe

Lafrogne sert encore aujourd' hui de thème aux plaisanteries de la basoche de Villotte. Il avait été chargé de défendre d' office une femme accusée d' avoir volé une paire de bas. Le délit était patent, la prévenue ayant été trouvée

p8

nantie des objets volés ; Hyacinthe n' en plaida pas moins l' innocence de sa cliente.

-messieurs, dit-il d' une voix honnêtement émue, quand Pharaon, roi d' égypte, fit rechercher la coupe qui lui avait été dérobée, on la retrouva dans le sac de Benjamin, et cependant Benjamin était innocent : tel est le cas de ma cliente...

-pardon, maître Lafrogne, interrompit le président, qui avait l' humeur bourrue et narquoise, Benjamin n' avait pas mis lui-même la coupe dans son sac, tandis que votre cliente avait mis à ses pieds les bas en question. Votre argument pêche par la base.

Les saute-ruisseau, l' huissier audiencier, le greffier et le ministère public lui-même partirent d' un si bel éclat de rire que le débutant s' embrouilla dans sa harangue, bredouilla et se rassit tout mortifié. La cause était entendue.

Hyacinthe quitta l' audience en jurant qu' on ne l' y reprendrait plus. -" épices pour épices, dit-il à son père, j' aime encor mieux en vendre que d' en recevoir. "

ce fut la seule malice qu' il se permit pour soulager son cœur.

Il était à cinquante ans tel qu' il s' était montré à vingt-quatre. Ses cheveux avaient grisonné, mais ses joues étaient roses, et ses yeux bleus avaient conservé leur limpidité enfantine. En fait de femmes, il n' avait jamais

p9

connu que la tante Lénette ; ce sexe lui faisait peur et jamais on n' avait pu le décider à se marier. Casanier et même un peu tatillon, il se plaisait au logis, tenait les livres, s' occupait de la correspondance et se récréait le soir en lisant des tragédies classiques et des romans de chevalerie. On le rencontrait parfois le dimanche, après les vêpres, sur les bords du canal, marchant le dos un peu voûté à cause de sa grande taille frêle. Il portait encore,

comme au temps passé, de petits anneaux d' or aux oreilles ; il était vêtu d' une antique et longue redingote noisette ; ses chemises, façonnées à la vieille mode, avaient des devants plissés à la main, sur lesquels tombaient gauchement les bouts d' une cravate noire fripée ; son pantalon de lasting, trop court, laissait voir de gros bas tricotés par Mlle Lénette, et des souliers noués de cordons trop longs ; il y avait dans sa mise quelque chose de suranné, de naïf et de flottant comme son propre esprit. Germain, le cadet, était d' humeur aussi sauvage, mais d' un tout autre tempérament. Sauf en un point : -leur commune aversion pour le mariage, -les deux frères différaient de goûts, de caractère et de tournure. Tandis qu' Hyacinthe, paisible, frileux et sédentaire comme un chat domestique, redoutait le bruit et les exercices violents, Germain était un marcheur infatigable et un farouche chasseur.

p10

Grand, bien râblé, haut en couleur, barbu, il avait l' oeil vif, un nez en bec d' aigle, de belles dents blanches et des éclats de voix retentissants comme la fanfare d' un cor. Tout le temps que lui laissaient les achats de la vente était consacré à la chasse. De septembre à mars, on entendait sa trompe et les aboiements de ses chiens résonner dans les grands bois qui avoisinent Villotte. Moins novice qu' Hyacinthe et plus tourmenté par le sang, il était aussi moins vertueux, et les mauvaises langues prétendaient qu' il se permettait de temps à autre quelques escapades à Cythère ; mais il se montrait sur ce point fort secret et réservé, et il y a lieu de croire que ses aventures galantes se bornaient à de brèves et brusques amourettes de chasseur. Ces divergences de caractère n' empêchaient pas les deux frères de s' aimer et de vivre en bon accord. Ils s' étaient créés, en compagnie de la tante Lénette, un petit monde à trois qui leur suffisait. Du 1^{er} janvier à la saint-Sylvestre, leur vie coulait paisible et méthodique. En hiver, après la fermeture du magasin, ils se réunissaient dans la salle à manger du rez-de-chaussée, et attendaient l' heure du souper autour du poêle qui ronflait doucement. Hyacinthe lisait, Germain nettoyait son fusil, la tante tricotait, et l' unique servante,

Catherinette, filait au rouet près de ses maîtres.

p11

Le dimanche, Hyacinthe, qui était resté fort pieux, accompagnait à la grand' messe de notre-dame la tante Lénette, parée d' une antique robe de taffetas marron et d' un châle fond blanc à palmettes multicolores ; au retour on s' arrêtait chez le pâtissier de la rue entre-deux-ponts, et on y achetait invariablement quatre petits pâtés chauds qui constituaient l' extra du dîner dominical, et qu' Hyacinthe emportait précieusement dans un papier gris.

En été, dès la saint-Jean, la tante et Germain allaient s' installer dans une ferme que la famille possédait à Rembercourt, aux bords de l' Orvain, et à six kilomètres de la ville. Mlle Lénette y passait toute la belle saison ; elle y faisait sa récolte de fruits, ses conserves et ses confitures, et ne rentrait à Villotte qu' en octobre, pour la vendange et la lessive. La simplicité de ce modeste train de vie permettait aux Lafrogne de réaliser de belles économies. Leurs rentes montaient par an à vingt-cinq mille francs ; ils en dépensaient six mille à peine ; et le chiffre de ces revenus accumulés avait fini par doubler le capital. Les gens de Villotte faisaient des gorges-chaudes sur les habitudes parcimonieuses des deux frères. On les accusait d' être par trop *regardants*. la société bourgeoise les considérait comme deux ours qu' il fallait renoncer à apprivoiser ; mais les boutiquiers, tout en se moquant de leurs toilettes et de leurs allures, les

p12

estimaient à cause de leur fortune et de leur solidité commerciale. Quant au menu peuple, qui a une aptitude spéciale pour saisir les rapports comiques des choses et caractériser d' un mot les ridicules des gens, il les avait surnommés " les deux barbeaux, " et le nom leur était resté.

Les plaisanteries des habitants de Villotte effleuraient à peine l' épiderme des " deux barbeaux. " ils laissaient rire et, le dimanche soir, en compagnie de la tante et d' un vieil ami d' Hyacinthe, nommé M Nivard, ils se gaussaient à leur tour des ménages de notaires et d' avoués où l' on se ruinait en bons dîners,

tandis que les enfants allaient à l' école en bas troués et que les filles coiffaient sainte catherine. -ils se consolaient de tous les quolibets en savourant les joies intimes de cette vie à trois que pas un nuage n' avait troublée depuis la mort de Lafrogne père.

La tante Lénette leur épargnait tous les soucis du ménage. Ils ignoraient les agaçantes préoccupations qui empoisonnent la vie des célibataires. Ils trouvaient toujours leur linge préparé à point et en parfait état, leur dîner servi au coup de midi, leurs paletots d' hiver bien doublés et douillets dès le premier givre, et leurs vêtements de toile fleurant la lessive, dès que les chaleurs de juin dardaient dans la rue du bourg. Rien ne leur manquait, et, pour achever

p13

de leur dorer l' existence, de beaux biens au soleil les assuraient contre les hasards des crises commerciales et les troubles des révolutions. Leur ferme de Rembercourt était d' un bon rapport, les futaies de leurs bois de fains faisaient l' admiration du pays, et leurs vignes de la côte notre-dame, exposées en plein midi, dans une coulée qu' on nomme *le cugnot* et où la réverbération de deux pentes caillouteuses ferait mûrir des oranges, leurs vignes donnaient un petit vin de pineau qui, pour son bouquet délicat et sa jolie couleur groseille, n' avait pas son égal dans toute la contrée.

Ils vivaient ainsi d' une vie bourgeoise et doucement heureuse, quand, un soir de mars 1862, un incident fort inattendu jeta la perturbation dans ce milieu paisible, comme une pierre lancée dans un buisson met en émoi une bande d' étourneaux qui y picoraient tranquillement. Le crépuscule était tout à fait tombé. Catherinette venait de poser la lampe sur le marbre du poêle, auprès duquel Hyacinthe lisait l' histoire de la *belle Mélusine* ; Mlle Lénette dressait le couvert, et Germain, qui rentrait de la passe aux bécasses, était en train de déboucler ses guêtres boueuses, quand on heurta à la porte de la rue. Au bout de quelques secondes, Catherinette, qui était allée ouvrir, cria du fond du corridor :

p14

-mademoiselle, c' est le facteur qui a une lettre pour vous... il dit que c' est huit sous, rapport à un affranchissement insuffisant.
-insuffisant ! S' exclama Germain, diantre soit des maladroits qui ne pèsent pas leurs lettres avant de les jeter à la boîte.
-faut-il la refuser ? Demanda la tante.
-non, répondit le scrupuleux Hyacinthe en interrompant sa lecture, il ne faut jamais refuser une lettre... j' y vais.
Il s' enfonça dans l' ombre du corridor, à l' extrémité duquel la lanterne du facteur brillait sous le porche comme un ver luisant ; puis, ayant payé les huit sous, il rentra en soupesant une enveloppe carrée bordée d' un large liséré noir.
-elle pèse lourd, en effet, fit-il ; elle est timbrée de Paris et à votre adresse, ma tante.
-voilà qui est bizarre, murmura la vieille fille, qui devint rêveuse ; lis-nous cela, Hyacinthe, moi je n' ai pas mes lunettes.
Hyacinthe déchira l' enveloppe et en tira une feuille de vélin épais et cassant comme du carton.
-sac à papier ! S' écria-t-il, quel luxe ! Je ne m' étonne plus que le poids ait été dépassé.
-quand on se donne de ces genres-là, grommela Germain, on pourrait bien aussi faire la dépense de deux timbres.
-quelles pattes de mouche ! Poursuivait

p15

Hyacinthe. -il se rapprocha de la lampe et parvint enfin à lire : " ma chère parente... " il s' interrompit d' un air ébaubi. Germain, de son côté, avait poussé une exclamation, et Mlle Lénette, qui disposait les assiettes sur la table, s' était arrêtée au milieu de sa besogne.
-ah ! Dit-elle, ce doit être de votre cousine de Paris... continue, Hyacinthe.
Il reprit :
" ma chère parente,
" bien que nous nous soyons à peine connues, permettez-moi de me rappeler à votre souvenir dans les douloureuses circonstances où je me trouve.
" peut-être ignorez-vous encore le malheur qui m' a frappée : M De Coulaines, mon mari, est mort il y a un an. Lorsque cette affliction m' a été envoyée, j' étais tellement anéantie que

j' ai laissé à des amis le soin de vous en faire part, et peut-être ma lettre de deuil ne vous est-elle point parvenue. Veuillez m' excuser, et, bien que l' éloignement ait depuis trop longtemps interrompu nos relations de famille, je ne doute pas que l' excellente soeur de mon père ne sympathise avec mes chagrins ; aussi je me permets de vous écrire pour vous demander conseil.
" mon pauvre mari, qui était dans l' industrie,

p16

est mort en laissant des affaires fort embrouillées, et, tout compte fait, il ne me reste plus qu' une rente de trois mille francs. C' est bien peu, même en province ; à Paris, c' est presque la misère, surtout quand, comme moi, on a une fille de dix-huit ans. Laurence vient de passer brillamment ses examens à l' hôtel de ville, et elle a un diplôme qui lui permettra de se caser comme institutrice quelque part ; mais, en attendant qu' elle trouve une bonne place, grâce aux belles relations que nous avons conservées, j' ai dû me préoccuper des nécessités de la vie et je me suis résignée à quitter Paris pour m' établir en province. Une fois ce parti pris, je devais naturellement songer à choisir pour résidence la ville où je suis née et où j' ai encore des parents.
" je viens donc vous prier, ma chère tante, de vouloir bien m' aider de votre expérience. Je voudrais trouver un petit appartement modeste et convenable tout à la fois, dans les prix de quatre ou cinq cents francs. Mes cousins, dont je serai heureuse de faire la connaissance, pourront sans doute facilement me dénicher cela. Je n' attends plus que votre réponse pour m' occuper de mon déménagement, et je compte, si elle est favorable, me mettre en route avec Laurence dès les premiers jours d' avril.
" veuillez, ma chère parente, excuser la

p17

liberté que je prends et agréer les affectueux respects de votre nièce, qui vous embrasse de tout coeur, ainsi que ses cousins.
" Rosine De Coulaines. "

il y eut un moment de profond silence
tandis qu' Hyacinthe repliait machinalement le
papier qui craquait dans ses doigts.
-voilà une tuile ! S' exclama tout à coup
Germain, il n' y a que des parisiens pour agir
avec ce sans-façon ! ... une parente que nous ne
connaissons ni d' ève ni d' Adam, et avec laquelle
en trente ans nous avons à peine échangé deux
lettres !
Mlle Lénette ne répondait pas. Elle restait
rêveuse, les sourcils froncés, et semblait
fouiller dans ses souvenirs.
-si ces dames viennent demeurer à Villotte,
nous aurons souvent leur visite ! Ajouta
Hyacinthe, qui se sentit un frisson dans le dos
rien qu' à l' idée d' être obligé de recevoir les
deux parisiennes.
-il faut jeter la lettre au panier, et voilà
tout ! Reprit violemment Germain ; nous ne les
avons jamais vues, et franchement nous ne
pouvons pas de gaieté de coeur bouleverser
notre vie pour deux étrangères...
-ce sont vos cousines, les propres enfants
de mon frère Thoiré, objecta Mlle Lénette
sortant tout à coup de sa méditation.

p18

-mais, tante Lénette, vous ne nous aviez
jamais parlé de ces parentes-là ?
-c' est vrai, je les avais quasi oubliées...
depuis son installation à Paris, mon frère Edme
Thoiré nous avait un peu oubliés lui-même. Sa
fille avait épousé un M De Coulaines, un
songe-creux qui avait la tête pleine de belles
inventions et le gousset toujours vide. Je me
souviens qu' il essaya une fois d' emprunter de
l' argent à votre père ; Lafrogne refusa net, ce
qui jeta un froid entre les deux familles, et
depuis on cessa de s' écrire. Sa veuve et sa
fille n' en sont pas moins vos proches parentes,
mes enfants, et vos seules parentes.
-bah ! Ma tante, s' écria Germain, qu' a-t-on
besoin de tant de parents ? à nous trois, nous
nous suffisons et nous sommes heureux, c' est
l' essentiel !
-tu as raison, mon garçon, et je ne me
plains pas... c' est égal, poursuivit Mlle Lénette
en jetant un regard mélancolique vers le vieux
baromètre pendu entre les deux fenêtres, je ne
puis m' empêcher d' avoir un fond de tristesse
quand je me reporte à cinquante ans en arrière,

quand je songe comme notre famille était nombreuse et comme elle s' est fondue avec le temps ! ... si mon père Jean Thoiré revenait au monde, il serait bien marri en voyant sa maison sans enfants, lui qui prétendait qu' avec ses trois filles et son garçon il peuplerait toute la

p19

rue du bourg... je me rappelle que la dernière fois que nous nous sommes trouvés réunis, c' était à l' occasion de ton baptême, Germain. Mon frère Thoiré, le père de cette Rosine qui m' écrit, était venu exprès de Paris avec sa petite ; il y avait aussi ma soeur Loulette, la religieuse ; toute la famille était là. - " *ma fi !* dit mon père, puisque nous voilà tous en famille, il faut, avant la cérémonie, que je voie encore une fois mes enfants et petits-enfants rassemblés sous le même plafond. " -on monta donc dans la chambre verte où ta mère Mimi, qui relevait de ses couches, était alitée ; toi, tu geignais doucement près d' elle, dans ta barcelonnette. Quand nous fûmes tous montés et rassemblés près de l' accouchée : -" ça, comptons-nous d' abord, " reprit le père. -et il se trouva que nous étions sept, en comptant la petite Rosine, Hyacinthe et le nouveau-né. On se plaça par rang d' âge ; le père d' abord, puis mon frère Edme qui était l' aîné, puis Loulette, moi ensuite, enfin Mimi dans son grand lit, et les marmots près du berceau. -" allons, mes enfants, dit le père, je suis content de vous voir encore une fois tous dans ma maison... embrassons-nous ! " alors il embrassa sur les deux joues mon frère Edme, celui qu' on appelait Thoiré tout court, à cause de sa qualité d' aîné ; Edme embrassa Loulette, et ainsi le baiser de famille fit tout le

p20

tour du cercle jusqu' à la petite Rosine, qui te le donna, à toi Germain, en se haussant sur ses petons pour atteindre ta tête dans la barcelonnette haut perchée... et, depuis, nous ne nous sommes plus retrouvés ensemble, ajouta la tante Lénette en se mouchant bruyamment pour dissimuler son émotion.

Hyacinthe, de son côté, écrasait une larme dans les coins de ses yeux, et Germain alla gravement embrasser la tante.

-voilà pourquoi, continua Mlle Lénette en replaçant son mouchoir dans sa poche toute bruissante de trousseaux de clefs, il ne faut pas se montrer trop dur pour cette cousine, qui est une Thoiré, après tout... néanmoins, mes enfants, vous êtes les maîtres, et ce que vous ferez sera bien fait.

-il suffit, ma tante, je leur écrirai demain qu'elles peuvent venir, répondit Hyacinthe avec un soupir.

-c'est entendu, fit Germain, et moi je m'occuperai de leur trouver un logement... maintenant, si nous soupions !

p21

chapitre ii :

quinze jours après, Hyacinthe, prévenu par un billet de Mme De Coulaines, endossait sa redingote noisette et se rendait à la station de Villotte pour y attendre ses cousines qui devaient débarquer par le train de cinq heures. On entra en avril ; mais, comme il arrive fréquemment dans ce bon pays du Barrois, le renouveau débutait mal. Un vent du nord-ouest chassait dans le ciel de gros nuages noirs qui de temps à autre crevaient en giboulées sur la ville ; les gouttières des chéneaux, inondées par ces brusques averses, débordaient bruyamment sur les dalles des trottoirs, et dans les jardins du quai des gravières les pruniers en

p22

fleurs avaient l'air de grelotter sous leur blanche toilette de printemps.

Hyacinthe, tout en se morfondant près de la barrière qui le séparait de la voie, avait fort à faire pour abriter sa redingote sous un vaste parapluie d'alpaga marron. Un long sifflement arriva enfin du fond de la vallée à travers la rafale, et, peu après, le train haletant et fumant s'arrêtait sous la marquise de la station. Dix ou douze paysans descendirent d'abord des wagons de troisième classe, puis deux

dames à la tournure jeune sortirent d' un compartiment de premières. L' aîné des Lafrogne, qui de sa vie n' avait voyagé qu' en troisième, regardait avec stupéfaction ces deux belles dames à l' élégante toilette noire, et, ne pouvant croire qu' elles fussent les deux parentes pauvres qu' il attendait, examinait encore s' il ne se trouvait pas sur le quai d' autres voyageuses répondant au signalement ; mais tout le monde était bien descendu, et on refermait déjà les portières.

Les deux dames, relevant leurs jupes, hésitaient à quitter la marquise, et leurs regards inquiets semblaient chercher quelqu' un sur la chaussée où la pluie clapotait.

Hyacinthe prit son grand courage, s' approcha en secouant son parapluie ruisselant, et, s' adressant à la plus âgée, demanda timidement si ce n' était pas à Mme De Coulaines qu' il avait

p23

l' honneur de parler. Puis, en rougissant, il ajouta :

-je suis Hyacinthe Lafrogne.

-oh ! Mon cher cousin, s' écria la dame avec volubilité, que je suis aise de vous voir ! ... mais quel temps, dites-moi ! Nous sommes déjà trempées...

elle l' embrassa sans façon et lui présenta sa fille Laurence. Celle-ci, à demi aveuglée par la pluie qui fouettait ferme, lui tendit la main, tandis que ses deux grands yeux noirs lorgnaient curieusement la figure falote de ce singulier cousin.

-quel temps ! Répéta Mme De Coulaines ; Laurence, occupe-toi de nos caisses.

On entra dans la salle des bagages. Ces dames en avaient à elles seules une charretée. Hyacinthe contemplait d' un air effaré cet empilement de malles et de sacs de voyage.

-avez-vous une voiture, mon cousin ? Demanda Mme De Coulaines.

-une voiture ! ... non, mais j' ai amené avec moi notre garçon César, qui transportera vos colis sur sa brouette. Quant à nous, ma cousine, nous pouvons partir à pied.

-à pied ? Il pleut à verse ! S' écria la dame en regardant le ciel ruisselant.

-oh ! Ce n' est qu' une *allevasse* (une giboulée), balbutia humblement Hyacinthe, et nous ne demeurons pas très loin de la gare.

Il donna ses instructions à Césarín ; puis, rouvrant son large parapluie, il offrit le bras à Mme De Coulaines et l' on partit. Laurence, mal abritée sous son en-tout-cas, les suivait en sautillant de pavé en pavé, et de temps à autre jetait un regard mélancolique sur la boue qui mouchetait ses souliers molière à hauts talons. Ils traversèrent ainsi toute la rue entre-deux-ponts, tandis que les boutiquiers, assis derrière leurs vitrines, examinaient sournoisement les deux parisiennes escortées par l' aîné des barbeaux.

-nous voici chez nous, dit enfin Hyacinthe en heurtant à la porte de la rue du bourg. Catherinette était accourue au coup de marteau. Lafrogne introduisit dans le vestibule ses parentes, qui secouèrent sans façon leurs jupes trempées sur le carrelage blanc et noir scrupuleusement lavé et frotté chaque jour par la vieille servante.

Droite dans sa robe de laine et sous son bonnet de linge à grands tuyaux, Mlle Lénette, accourue pour souhaiter la bienvenue à ses nièces, se tenait sur le seuil de la salle à manger. Ses yeux gris perçants dévisagèrent les deux parisiennes, sans qu' un trait de sa physionomie prudente et froide révélât ses impressions. Elle embrassa gravement la mère et la fille et reçut sans sourciller leurs bruyantes accolades. Puis, comme Césarín venait d' arriver

avec les malles, elle engagea les deux voyageuses à monter dans leurs chambres afin de changer de vêtements.

L' appartement réservé à Mme De Coulaines et à sa fille était situé au premier, sur la rue, en face de celui où couchaient Mlle Lénette et Germain. Il se composait d' une grande pièce, désignée par les maîtres du logis sous le nom de la " chambre verte, " et d' un cabinet contigu où la tante serrait ses robes et emmagasinait ses conserves.

-voici votre chambre, Rosine, dit Mlle Lénette en poussant la double porte du palier, et voici la vôtre, ma mie, ajouta-t-elle en désignant à Laurence la porte vitrée du cabinet. Vous resterez avec nous jusqu' à ce que vous

puissiez vous installer dans le logement que Germain a retenu... maintenant, mettez-vous à votre aise, et, si vous avez besoin de quelque chose, appelez Catherinette.

Césarín venait de déposer en soufflant le dernier colis sur le parquet. Il redescendit avec la tante Lénette.

-ouf ! Dit-il en passant à Catherinette, en ont-elles apporté des *affutiaux*, vos parisiennes ! J' en avais ma charge, vrai !

-tout ça c' est des *arias* ! grogna la vieille servante qui essuyait en rechignant le carrelage boueux du vestibule.

Pendant ce temps, Mme De Coulaines et sa fille, dépaysées comme des oiseaux qu' on a

p26

changés de cage, restaient gelées et immobiles au milieu de la chambre verte. -austère, glaciale, sans feu, sans tapis, sans bourrelets aux portes, avec ses murailles tendues de verdure, sa glace en deux morceaux, ses fenêtres drapées de maigres rideaux de damas fané, cette pièce leur faisait froid dans le dos.

Laurence, assise sur sa malle, considérait d' un oeil morne la file des petits ronds de sparterie verdâtre qui allait de la porte d' entrée à celle du cabinet, comme pour indiquer aux pieds des hôtes qu' il ne fallait se poser que là, afin de respecter le parquet ciré et luisant comme un miroir. Elle inventoriait d' un air de pitié les fauteuils de paille, les vases de fleurs artificielles, la toilette en forme de trépied antique, le guéridon massif avec un dessus de marbre où s' étalaient un sucrier de cristal taillé et la carafe pareille. Tout ce luxe peu hospitalier des Lafrogne avait pourtant arraché, la veille, une exclamation admirative à Germain, lorsqu' il était venu jeter un coup d' oeil sur les apprêts de Mlle Lénette : " sarpejeu ! Ma tante, s' était-il écrié, vous avez bien fait les choses, et elles seront logées comme des princesses ! " à voir leurs mines dédaigneuses, elles ressemblaient en effet à des princesses, mais à des princesses exilées de leur royaume et regrettant amèrement leur nid douillet et capitonné de la rue du bac.

p27

-brr ! Soupira Laurence en secouant ses épaules, c' est un tombeau que cette chambre ! ... nos cousins ne font donc jamais de feu ?

-que veux-tu ? Reprit sa mère, ce sont les habitudes parcimonieuses de la province... nos cousins sont fort riches et ils ne dépensent pas leurs revenus.

-on s' en aperçoit, dit la jeune fille, je suis gelée et je n' aurai jamais le courage de m' habiller.

à la fin elles surmontèrent pourtant l' engourdissement qui les clouait sur place ; le sentiment des convenances, joint à un réveil de coquetterie, les poussa à ouvrir leurs caisses et à procéder minutieusement à leur toilette. Laurence, qui venait de quitter le deuil, remplaça son costume de voyage par une jolie tunique de velours anglais à deux tons avec les manches et la jupe de soie pareilles. Mme De Coulaines tira du fond de son coffre et revêtit une élégante robe de faille noire. Tous ces apprêts prirent du temps, et quand les deux voyageuses descendirent, il était sept heures, le souper était servi. Mlle Lénette s' impatientait, et Germain, qui rentrait de la chasse, affamé, commençait à grogner contre les retardataires. à la vue de leurs cousines, vêtues comme pour une fête, les deux barbeaux échangèrent avec Mlle Lénette des regards effarouchés. Germain salua gauchement, et la tante s' écria :

p28

-vraiment, ma nièce, vous avez eu tort de faire des frais de toilette ; avec nous il faut agir sans cérémonie.

-je vous assure, ma tante, répliqua Mme De Coulaines, que telle n' a pas été notre intention. Nous sommes habillées comme à notre ordinaire. à leur ordinaire ! ... les deux frères en étaient presque suffoqués. -ainsi ces toilettes à tralala étaient leurs vêtements de tous les jours, et elles voyageaient en premières !

" il n' est pas étonnant, pensaient-ils, qu' en vivant de la sorte elles aient mangé leur dernier sou. " quant à Mlle Lénette, elle était souverainement choquée en voyant que sa nièce, veuve depuis un an seulement, portait déjà de la soie, ce qui paraissait scandaleux à Villotte, où les veuves portent au moins pendant deux ans leur deuil en laine. Dès ce premier

soir, les deux parisiennes furent étiquetées dans son cerveau comme des créatures frivoles et dangereuses, et Mlle Lénette ne revenait pas facilement sur ses premières impressions. On se mit à table. Le souper avait été corsé de quelques plats de supplément, en l'honneur des nouvelles venues. Les radis et le beurre dans des bateaux de porcelaine blanche, la *rouelle* de veau garnie de champignons, le gigot rôti, la salade de barbe de capucin et le gâteau de riz parurent aux deux frères le *summum*

p29

des somptuosités gastronomiques, tandis que Mme De Coulaines et sa fille, imbues de cette idée toute parisienne qu'en province on a de tout à profusion et pour rien, trouvèrent ce menu d'une simplicité voisine de la lésinerie. Au dessert, un fromage du cru, des confitures, une assiette de poires tapées et de cerises séchées au four, achevèrent de désillusionner ces dames sur les bombances de leurs cousins de Villotte.

La nappe était à peine enlevée qu'on entendit résonner le marteau de la porte d'entrée et que Catherinette annonça M Nivard, l'ami d'Hyacinthe.

-oh ! Vous avez du monde ? S'écria le visiteur avant même d'avoir franchi le seuil de la salle à manger ; je ne veux pas vous déranger et je m'en vais.

-non, non ; entre donc ! Répondit le candide Hyacinthe, tu ne nous déranges pas. Ce sont nos cousines de Paris, Mmes De Coulaines... il s'en doutait parbleu bien, malgré ses mines surprises, et la curiosité seule l'avait poussé à venir ce soir secouer le marteau des Lafrogne, afin d'être l'un des premiers à dévisager de près les fameuses cousines. Il se coula discrètement près du poêle, en saluant et en murmurant force excuses ; puis il s'assit juste en face des parisiennes, qui, de leur côté, examinaient avec une inquiétude

p30

mal dissimulée ce singulier spécimen des indigènes de Villotte.

Delphin Nivard, célibataire de quarante-huit ans et chef de bureau à la préfecture, offrait, en effet, à l'analyse une particularité fort originale : atteint d'une alopecie précoce, il avait la figure complètement glabre. Pas un cil aux paupières, pas un vestige de sourcils, pas un poil de barbe. Sur ce visage rond, blafard et uni comme un oeuf, trois détails tranchaient seuls ; une perruque brune coupant d'une ligne trop précise la peau mate du front et des tempes, un nez bourgeonné dénotant une persistante âcreté du sang, et deux petits yeux verts dardant un regard effronté et maladif entre deux paupières clignotantes. à l'aspect de cette face pâlotte et dévastée, on se demandait quelle passion virulente avait ainsi ravagé à blanc l'organisme de ce bureaucrate de province. Nivard passait à Villotte pour un pince-sans-rire, très friand d'histoires scandaleuses et très mauvaise langue. Sa conversation était malveillante et sa plaisanterie venimeuse, comme si son sang vicié eût fini par communiquer à son esprit une recrudescence de malignité. Dès qu'il fut installé devant son verre de *fignolette*, il se mit à parler, s'adressant ostensiblement à Mme De Coulaines, qu'il finit par interroger sur les embellissements de Paris. La dame, qui était bavarde, ne se fit pas

p31

prier pour répondre. Elle n'était pas fâchée d'éblouir sa tante et ses cousins par les détails des plaisirs de la grande ville et l'étalage de ses brillantes relations. Avec l'étourderie d'une linotte, elle effleurait les sujets les moins canoniques : les actrices en renom, les spectacles à la mode, les derniers scandales parisiens ; -toutes choses qui choquaient beaucoup plus Mlle Lénette qu'elles ne l'émerveillaient. La dévote demoiselle hochait la tête, en trouvant ce babillage singulièrement déplacé. Hyacinthe rougissait au moindre mot un peu léger. Quant à Nivard, tout en donnant la réplique à Mme De Coulaines, il ne laissait pas de lorgner Mlle Laurence, qui s'était accoudée au marbre du poêle et écoutait la conversation avec une moue dédaigneuse. Les petits yeux égrillards et perçants du chef de bureau semblaient prendre plaisir à se fixer sur cette jolie personne dont le teint blanc, le regard expressif, le profil de médaille

s' accusaient doucement sous la lumière dorée de la lampe. Les oeillades de Nivard se prolongeaient avec une telle insistance qu' elles finirent par agacer Germain, qui, rencogné dans l' ombre, contemplait aussi sa cousine avec un mélange de défiance et d' admiration.

Le sauvage chasseur était ébaubi et scandalisé tout à la fois de l' élégance recherchée de sa mignonne parente. Ses yeux curieux étudiaient

p32

timidement les détails de cette toilette de jeune fille qui lui apparaissait comme l' épanouissement d' un luxe inconnu et raffiné : -les petits souliers mordorés et décolletés laissant voir un fin bas bleu à coin brodé de noir ; le corsage bombé où achevait de se faner un bouquet de violettes acheté à la gare avant de quitter Paris ; le cou bien dégagé et se mouvant avec une grâce aisée dans la blancheur d' un grand col évasé, les cheveux noirs ébouriffés avec art et retombant sur le dos en longues grappes qu' un ruban cerise nouait à la hauteur de la nuque. -tout cela dégageait un parfum étrange de civilisation mondaine qui intriguait Germain et le troublait.

La voix traînante et profonde de la cloche de la tour de l' horloge, sonnant le couvre-feu, interrompit cette périlleuse contemplation et mit fin au babil de Mme De Coulaines. Les habitudes de la maison étaient inflexibles ; on s' y couchait et on s' y levait à la cloche du beffroi.

-Nivard, qui était au courant du régime des barbeaux, prit congé de la compagnie. Les deux frères allèrent faire leur tournée dans les magasins. Mlle Lénette, ayant conduit elle-même ses parentes jusqu' à leur appartement et allumé leur bougie, les embrassa gravement en leur souhaitant une bonne nuit.

Le lendemain, Laurence De Coulaines, réveillée par les voix criardes des laitières qui

p33

parcouraient la rue du bourg, eut un moment d' angoisse et de stupéfaction en ne se retrouvant pas dans sa petite chambre de la rue du bac. Elle ne savait plus où elle était. Le grain

rude des draps, dont la toile était filée chez Mlle Lénette, la rappela au sentiment de la réalité.

Elle se frotta les yeux, regarda autour d' elle et poussa un soupir à la vue de son étroit cabinet éclairé par le jour grandissant. Les murs, tapissés de papier gris, étaient uniquement garnis dans toute leur longueur de portemanteaux vides et de rayons sur lesquels s' étalaient les pots de confitures et les bocaux de conserves de la tante Lénette. Au milieu de cette pièce démeublée, le lit de fer sans rideaux, la table de bois blanc servant de toilette et deux chaises de paille formaient un ensemble si pauvre et si peu confortable que Laurence fut près d' en pleurer. Ne se sentant pas d' humeur à paresser dans un aussi triste séjour, elle sauta hors du lit, chaussa ses pantoufles et courut à la fenêtre.

Dès qu' elle eut poussé les persiennes, le spectacle du dehors la rasséréna. Un joli soleil de printemps emplissait la rue, jetant des touches rosées sur les sculptures des façades grises et rayant d' éclairs argentés les pavés encore humides. Des jardinières longeaient la chaussée, roulant sur leurs brouettes des *charpagnes*

p34

pleines de légumes et criant d' une voix chantante " les panais, les carottes et les choux. "

en haut, les hirondelles revenues caracolaient dans l' air, avec de petits cris, et frisaient de leurs ailes noires les corniches des toits. Aux deux extrémités de la rue, des coteaux de vigne, fermant l' horizon, découpaient leurs terres brunes sur le ciel bleu.

L' espoir, quand on a dix-huit ans, ne replie jamais son aile. Il se mit à reprendre l' essor dans le cœur de Mlle De Coulaines, ragaillardie par cette claire matinée de printemps et par la chanson argentine des cloches d' église qui tintaient pour la première messe.

Elle laissa ses fenêtres entr' ouvertes et, se remuant avec précaution pour ne pas éveiller sa mère, qui aimait à faire la grasse matinée, elle commença gaiement sa toilette. Mais, quand elle eut versé dans sa cuvette le contenu d' un pot à eau et d' une carafe, elle s' aperçut qu' elle avait épuisé sa provision d' eau. Habitée à s' inonder d' abondantes ablutions, Laurence fit une moue désappointée en se voyant réduite

à la portion congrue :
-quoi ! Murmura-t-elle, ils économisent même l' eau !
Tant pis, advienne que pourra ! -elle était résolue à aller bravement en quérir elle-même une pleine cruche à la cuisine. Elle s' enveloppa dans un peignoir, noua en une seule

p35

torsade son épaisse chevelure qui tombait en moutonnant jusqu' à la souple cambrure de sa taille, puis elle entr' ouvrit doucement la porte, se glissa dans le couloir..., et, tout à coup, recula avec un cri effarouché jusque dans sa chambre, dont elle referma précipitamment la porte.

Germain était sur le palier. Il projetait d' aller dans les bois de Rembercourt essayer un chien, et il venait de quitter sa chambre, boutonné dans sa veste de chasse et guêtré jusqu' aux genoux. Dans l' ombre bleue du couloir, il eut le temps d' apercevoir sa jeune cousine tenant le pot à eau d' une main, et de l' autre serrant sur sa poitrine son peignoir attaché à la hâte. Cela dura à peine une seconde. Il entrevit dans un éblouissement un blanc visage éclairé par deux grands yeux noirs, au milieu d' un nuage de cheveux à demi dénoués, puis il y eut comme un envollement de toutes ces choses charmantes, et la vision s' évanouit derrière la porte brusquement close.

Le cadet des Lafrogne rougit jusqu' à la racine des cheveux. Fort embarrassé lui-même, il eut d' abord bonne envie de battre en retraite ; puis le sentiment des devoirs de l' hospitalité et peut-être aussi quelque diable le poussant, il hésita, revint gauchement sur ses pas, et, s' approchant de la porte du cabinet :

p36

-ma cousine ? Murmura-t-il d' une voix étranglée.
Profond silence de l' autre côté de la cloison.
-ma cousine, répéta-t-il en grattant timidement à la serrure, désirez-vous quelque chose ?
La porte s' entre-bâilla, et une jolie figure,

illuminée d' un sourire, se pencha hors de l' entre-bâillement.

-pardon, mon cousin, j' aurais désiré de l' eau... voudriez-vous prier la servante de m' en monter une cruche ?

-je vais moi-même vous en chercher à la pompe, balbutia Germain légèrement troublé.

Il s' éloigna d' un pas rapide. Cinq minutes s' écoulèrent, puis le vigoureux chasseur reparut portant un énorme broc de grès tout ruisselant d' eau fraîche.

Il gratta de nouveau contre la cloison :

-voici le broc plein d' eau, ma cousine.

-bien, mon cousin, ayez la bonté de le poser près de la porte.

Il obéit et s' éloigna ; mais, arrivé sur la première marche de l' escalier, il s' arrêta et se retourna curieusement.

La porte s' était rouverte à demi ; un bras nu en sortit, un joli bras blanc et potelé avec un petit signe noir au-dessus du coude, s' empara du broc, tandis qu' une voix rieuse répétait :

p37

-merci, mon cousin !

Ce fut tout ; mais pendant le reste de la journée, sous les branches tombantes des grands hêtres de Rembercourt, Germain eut de notables distractions. Tout en foulant la mousse des sentiers, il revit, non sans émotion, le spectacle affriolant de cette blanche figure aux cheveux moutonnants, de ces beaux yeux pleins de sourires et de ce bras nu avec le petit signe noir au-dessus du coude.

p38

chapitre iii :

quelques jours après, le mobilier des dames de Coulaines étant arrivé, elles s' installèrent dans l' appartement que Germain avait loué pour elles rue des saules. L' arrangement de leur nouvelle demeure prit une semaine entière et eut le don de déplaire à Mlle Lénette. Le salon surtout, encombré de toutes les épaves de l' ancien luxe de la veuve, scandalisa fortement la vieille demoiselle, qui

n' admettait pas qu' on se permît d' avoir tant de babioles superflues quand on manquait du nécessaire. Les bibelots épars sur des étagères, le reps bleu fané des fauteuils, le tapis étendu sur le parquet, les jardinières ornées de fleurs naturelles,

p39

choquaient tous ses principes d' économie domestique. Il y avait surtout un petit lustre de fabrication moderne, à pandeloques frissonnantes, terminées par une clochette de cristal à laquelle se heurtait chaque fois la tête de Mlle Lénette ; cette clochette agaçait particulièrement les nerfs de la bonne dame et attirait de vertes observations aux deux parisiennes.

Dans les premiers temps, Mlle Lénette avait cru de son devoir de donner des conseils pratiques à ses parentes, et même de critiquer doucement leur façon de vivre. Elle leur avait insinué qu' au lieu de se lever entre dix et onze heures du matin, elles feraient mieux d' aller elles-mêmes au marché ; elle s' était permis de critiquer ces longues heures employées à jouer du piano, à lire des journaux de modes ou à confectionner d' inutiles bandes de tapisserie ; elle avait voulu les initier aux détails des lessives bisannuelles, telles qu' on les pratique en province, et leur enseigner des recettes pour la fabrication des conserves. Mais ses conseils avaient été reçus froidement, parfois même avec des gestes d' impatience mal dissimulée, et, comme la tante Lénette était de son côté peu endurente, elle avait pris le parti de s' abstenir de marquer à ses nièces un intérêt dont elles semblaient faire si peu de cas. -cela les regarde, après tout, avait-elle dit

p40

un soir à Hyacinthe ; les conseillers ne sont pas les payeurs, et on ne me prendra plus à me mêler des affaires des autres... ce que je vois et ce que j' entends chez tes cousines me fait bouillir le sang : la fille est mal élevée, la mère n' a pas de cervelle, et leur ménage est tenu en dépit du sens commun.

En effet, peu à peu les relations entre les deux familles devinrent assez rares ; on arriva à ne plus se voir que de loin en loin et en visites de cérémonie. Le départ de Mlle Lénette pour sa ferme de Rembercourt acheva de défaire des liens qui n'avaient jamais été bien solidement noués, et avant la fin de la première année de séjour à Villotte, Mme De Coulaines, complètement revenue des illusions qu'elle avait fondées sur les bonnes dispositions de ses parents de province, regrettait déjà la pensée qu'elle avait eue de s'exiler dans ce trou de petite ville.

La mère et la fille s'ennuyaient ferme en ce pays perdu, où les distractions n'abondent point et où elles n'avaient aucune relation agréable. Les journées leur semblaient démesurément longues ; elles en étaient venues, de dépit, à imiter les bourgeois de Villotte et à se coucher à la cloche de neuf heures.

Parfois Mme De Coulaines, regardant la jolie figure de sa fille, se disait : -" si seulement je pouvais marier Laurence, comme je m'en

p41

retournerais vite à Paris ! " -et Laurence, promenant languissamment ses belles mains blanches sur les touches de son piano, songeait à son tour que le mariage seul pouvait la tirer de l'impasse où elle végétait. Il y avait des moments où elle se sentait prête à se jeter à la tête du premier venu, pourvu qu'il eût un peu de fortune et de tournure.

Le pis était que les prédictions de Mlle Lénette se réalisaient et que les deux femmes, incapables de régler leur dépense, ne parvenaient jamais à joindre les deux bouts. Elles avaient déjà des dettes criardes dans le quartier, et la nécessité poussa Mme De Coulaines à accepter une proposition qu'elle avait d'abord rejetée avec dédain, quand sa tante la lui avait transmise : elle se résigna à solliciter la protection de Delphin Nivard pour obtenir des copies de rôles aux contributions directes. Celui-ci, du reste, ne se fit pas prier et il mit à obliger la veuve un empressement et un zèle exceptionnels. -ah çà, disait Germain étonné, elles ont donc jeté un sort à Nivard ? ... quel intérêt ce diable d'homme peut-il avoir à leur être agréable ?

Germain ne devait pas tarder à être fixé. Un

jour qu' il travaillait seul au magasin avec Hyacinthe, ils virent entrer le chef de bureau, qui amena doucement la conversation sur les dames

p42

de Coulaines et, après s' être apitoyé sur leur situation précaire, insinua que la veuve devrait songer à marier sa fille.

-où en voulez-vous venir ? Demanda brusquement Germain ? Avez-vous un gendre à lui proposer ?

-peut-être bien, répondit mystérieusement le bureaucrate avec un sourire qui plissa la peau de sa face glabre.

-ah ! Ah ! Grommela Germain d' un ton peu enthousiaste, quel est donc l' étourneau qui s' est mis en tête d' épouser une fille sans dot ?

-ce n' est pas un étourneau, répliqua gravement Nivard, mais un homme mûr et offrant des garanties sérieuses.

-son nom ?

-mon dieu, c' est moi.

-vous, Nivard ?

Hyacinthe, dans son ahurissement, laissa tomber un pâté sur son grand-livre, et Germain lança un éclat de rire qui fit trembler les vitres.

-oui, moi, répondit l' autre interloqué ; qu' y a-t-il là de si risible ?

-maître Nivard, s' exclama Germain, avez-vous bien vu ma cousine ?

-certainement.

-savez-vous qu' elle a dix-huit ans, qu' elle est en pleine sève, qu' elle est jolie comme une fleur et fringante comme une jeune pouliche ?

p43

-eh bien ! ... après ? ...

-après ? ... vous êtes-vous jamais regardé, vous, dans un miroir ?

Il l' empoigna soudain par le bras et le fit pirouetter devant la glace du bureau, où Nivard effaré vit tout à coup se refléter sa perruque, ses paupières sans cils, sa face blafarde et son nez enflammé.

-regardez-vous-y bien une bonne fois, continua brutalement Germain, et demandez-vous si vous êtes le ragoût dont se soucie une fille

comme Laurence ? ... mais, malheureux, rien que d' y penser, cela devrait faire dresser tous les poils de votre perruque !
-la ! La ! Germain, balbutia Nivard qui mordait ses lèvres minces et s' efforçait de se dégager de l' étreinte de Lafrogne cadet, ne vous échauffez pas de la sorte... je vois suffisamment que je ne dois pas compter sur vous et que vous refusez de me servir.
-non seulement je refuse, mais je vous promets de vous desservir de tout mon pouvoir... je m' en voudrais toute ma vie d' avoir prêté la main à une pareille sottise !
La conversation menaçait de s' envenimer, quand Hyacinthe jugea à propos d' intervenir. Il fit remarquer prudemment à son frère que Mme De Coulaines seule avait le droit d' examiner la requête de Delphin Nivard, et qu' elle pourrait reprocher à ses parents de ne point la

p44

lui avoir transmise. Bref, il calma le chef de bureau en lui promettant d' aller le soir même chez ses cousines, et de lui rapporter leur réponse.
L' honnête Hyacinthe s' acquitta de sa commission en conscience, mais au seul nom de Nivard, Mme De Coulaines jeta les hauts cris :
" se moque-t-on de moi ! S' exclama-t-elle, et croit-on que je veuille jeter ma fille dans les bras d' un pareil carême-prenant ? "
quant à Laurence, elle partit d' un éclat de rire et répondit dédaigneusement qu' elle ne se sentait aucun goût pour le métier de garde-malade.
Delphin Nivard fut blessé au vif de ce refus, sur lequel il ne comptait pas. Il s' imagina que Germain n' était pas étranger à sa déconvenue, et son amour-propre froissé lui mit au coeur une âcre rancune doublée d' un violent désir de vengeance. Il n' en fit rien voir, estimant, comme M De Talleyrand, que la vengeance est un mets qui se mange froid ; mais il se jura que le diable n' y perdrait rien, et qu' il saisirait la première occasion de faire payer aux Lafrogne l' amertume de son humiliation.
Quant à Mlle Lénette, lorsqu' elle apprit les velléités matrimoniales de Nivard et le refus de Laurence, elle haussa les épaules : " il est fou, dit-elle ; épouser une jeunesse à son âge et avec

sa figure ! Les hommes ne doutent de rien, *ma*

p45

fi ! et Laurence a bien fait de lui rabattre le caquet... je suis aise de voir que cette petite fille a encore assez de bon sens pour ne pas se donner au premier chien coiffé, et il faudra qu' un de ces jours, quand nos vignes seront *chavées*, je me mette en quête d' un honnête garçon qui consente à l' épouser. " malheureusement, la tante Lénette ne devait pas voir reflourir ses vignes. Vers la mi-carême, elle prit froid pendant une longue station à l' église et fut forcée de s' aliter. Elle avait soixante-quatorze ans, et à cet âge-là les fluxions de poitrine ne pardonnent guère. Deux jours après, elle était à toute extrémité, et le curé de notre-dame lui administrait les derniers sacrements.

Quand elle se trouva seule avec ses neveux, après le départ du prêtre : " mes enfants, dit-elle, c' est fini, je sens que je m' en vais. "

les deux barbeaux étaient attérés. Habités à voir la tante alerte, droite et robuste, ils s' étaient imaginé que leur intimité à trois ne se briserait jamais, et ils ne pouvaient croire à un si brusque dénoûment.

-ce n' est pas possible, tante Lénette, murmurait Hyacinthe en sanglotant ; Dieu n' aura pas la cruauté de vous enlever ; il faut que vous nous restiez... que deviendrions-nous, si vous n' étiez plus là ?

-c' est vrai, reprit la tante, c' est un gros

p46

crève-coeur de se quitter quand on s' aimait comme nous nous aimions... vous n' êtes guère habitués à vivre seuls, mes pauvres enfants ! ... Hyacinthe, tu trouveras les clefs des armoires dans mon secrétaire ; tout le linge est rangé par douzaines... qui s' en occupera maintenant, de votre pauvre linge, et quel malheur que je n' aie pu durer au moins jusqu' à la prochaine lessive ! ... Germain, *mon fi*, n' oublie pas de faire *chaver* nos vignes au commencement d' avril... hélas ! Je dis nos vignes, comme s' il ne fallait pas quitter toutes les choses de la terre...

les sanglots étouffaient les deux frères, et à ces derniers mots ils éclatèrent violemment.

-ne pleurez pas, continua plus faiblement Mlle Lénette, laissez-moi bien vous regarder encore une fois, et embrassons-nous.

Ils l'embrassèrent tous deux. L'effort qu'elle avait fait pour leur parler l'avait épuisée, elle commençait à suffoquer. Au bout d'une grosse demi-heure de silence, elle releva la tête et demanda si ses nièces avaient été prévenues.

-oui, ma tante, répondit Germain, elles sont venues trois fois depuis hier, mais je n'ai pas voulu les laisser monter de peur de vous fatiguer.

-envoie-les chercher, murmura Mlle Lénette, ce sont nos seules parentes... il faut être bons pour elles ! ... je veux les embrasser aussi... un nouvel étouffement lui ôta la parole.

p47

Hyacinthe avait fait mander Mme De Coulaines et sa fille ; mais avant qu'elles eussent fait le trajet de la rue des saules à la rue du bourg, l'ange de la mort, dont le vol silencieux va plus vite que les pas humains, était entré dans la maison Lafrogne et avait frôlé de son aile les yeux et les lèvres de la tante. Quand les deux nièces arrivèrent essouffées au haut de l'escalier, Mlle Lénette avait cessé de vivre.

Le spectacle était navrant. Catherinette venait de fermer les yeux de la morte et d'allumer deux cierges à son chevet. Hyacinthe s'était affaissé dans un fauteuil ; Germain, comprimant violemment ses lèvres avec son mouchoir, allait et venait comme une âme en peine à travers cette antique chambre où Mlle Lénette avait passé une bonne partie de son existence. Les vêtements qu'elle avait quittés l'avant-veille étaient encore épars sur des chaises, conservant dans leurs plis quelque chose de la personnalité de celle qui n'était plus. à côté de l'étui à lunettes, le vieux paroissien à reliure brune était resté sur la cheminée où elle l'avait déposé en rentrant de l'église ; mais la tante Lénette ne devait plus en tourner les feuillets jaunis, elle ne devait plus agraffer autour de sa longue taille l'austère robe de mérinos tant de fois portée. Toute cette bonne vie familière d'autrefois, cette tranquille intimité était à jamais détruite.

p48

Tandis que Mme De Coulaines et Laurence, agenouillées devant le lit, murmuraient une prière pour cette vieille fille qu'elles avaient peu connue et qu'elles n'avaient guère aimée, Hyacinthe exhalait sa douleur en plaintes entrecoupées, pleines d'une naïve amertume. -elle est partie... nous ne la verrons plus ! ... si seulement elle avait été longtemps malade, mais non, morte en deux jours, là, d'un coup... ah ! C'est trop dur ! ... à la brune, les cloches de notre-dame se mirent à sonner *en mort*. toute la nuit, les deux barbeaux veillèrent près de la défunte ; et le lendemain à midi, la tante Lénette s'en alla reposer auprès de sa soeur et du père Thoiré, dans le cimetière sainte-Marguerite, plein d'arbres, plein de grandes herbes, d'où l'on voit les coteaux de vigne verdoyer et les maisons de Villotte fumer au soleil levant.

p49

chapitre iv :
pendant les premiers mois qui suivirent la mort de Mlle Lénette, les deux frères furent trop abasourdis pour sentir toute la gravité de la perte qu'ils venaient de faire. Ils vivaient automatiquement sans s'inquiéter de ce qui se passait autour d'eux ou au dehors. Ils laissaient la direction du ménage à Catherinette, ne voulaient voir personne, s'asseyaient à table sans appétit, mangeaient sans savoir ce qu'on leur servait, et ne prenaient plus goût à rien. Hyacinthe errait çà et là comme un corps qui a perdu son âme ; Germain ne pensait plus à la chasse, et ne mettait plus les pieds au bois.

p50

Parfois seulement, à la fine pointe du jour, ils se glissaient furtivement, chacun de son côté, hors du logis. Ils filaient discrètement par des ruelles détournées et étaient tout étonnés de se retrouver au détour d'une allée du cimetière. Ils restaient là une bonne partie de la

matinée, sans se dire trois paroles, tout occupés à jardiner autour de la fosse de la tante Lénette. Les pluies d' avril avaient déjà tassé la terre ; ils y avaient fait planter des fleurs et ils les arrosaient silencieusement. Mais quand ce lourd engourdissement se fut peu à peu dissipé et qu' ils rentrèrent dans la vie consciente et active, alors ils commencèrent à sentir combien la défunte leur manquait. Une attaque de paralysie, les privant tout d' un coup de leurs yeux et de leurs jambes, les eût rendus moins impuissants et désorientés que cette brusque mort de Mlle Lénette. Habitué à se reposer sur la tante pour toutes les choses du ménage, ils n' entendaient rien au gouvernement d' une maison, et les moindres détails domestiques prenaient pour eux l' importance d' une affaire d' état. Qu' il s' agît de commander le menu d' un dîner ou de renouveler leur garde-robe, ils se regardaient tous deux avec des yeux ahuris, et finissaient par s' en remettre aveuglément à la décision de Catherinette.

p51

Or celle-ci, qui avait toujours été un instrument passif entre les mains de Mlle Lénette, manquait absolument d' imagination et d' initiative. Les deux barbeaux dînaient mal : au milieu de l' abondance de toutes choses, ils étaient privés de ces gâteries et de ces petits soins que la sollicitude de la tante leur prodiguait, et que l' habitude leur avait rendus nécessaires comme le pain et le sel.

Ils s' embrouillaient dans ces trousseaux de clefs que Mlle Lénette maniait avec tant de dextérité. Au fond de ces profondes armoires où la tante rangeait le linge avec un ordre méthodique dont elle avait emporté le secret, les deux infortunés ne savaient rien trouver. Ils passaient des heures à chercher un mouchoir de poche ; puis, de guerre lasse, après avoir bouleversé tous les rayons, ils s' asseyaient découragés en face des piles de linge effondrées, et murmuraient d' un ton lamentable :

-ah ! Si la tante était là !

Un soir de mai, après une journée dépensée à l' une de ces laborieuses recherches, le souper fut plus détestable encore que de coutume. Catherinette avait servi à ses maîtres deux plats qui leur étaient antipathiques : une langue

braisée et des oeufs à l'oseille. Par surcroît, la salade, mal assaisonnée, n'était pas mangeable. Les deux frères, assis devant leurs assiettes

p52

intactes, restaient taciturnes, fatigués et maussades, quand Germain, posant brusquement sa fourchette, murmura ces mots, qui semblaient la conclusion d'un long soliloque intérieur :

-non, vrai, ça ne peut pas durer plus longtemps !

-qu'est-ce qui ne peut pas durer, cadet ?

Demanda Hyacinthe, tiré à son tour de sa méditation par l'exclamation de son frère.

-eh ! La vie que nous menons... nous sommes bien portants, encore jeunes et fort à notre aise, et, avec cela, nous vivons plus misérablement que le dernier des tisserands de la rue de vél.

-c'est vrai, mon camarade, mais c'est la faute des circonstances, et nous n'y pouvons rien... ah ! Si la pauvre tante Lénette était là !

-oui, si elle était là, les choses iraient autrement ; mais enfin la chère femme est partie, et nous ne pouvons pas passer le restant de nos jours à nous lamenter, tandis que la maison s'en va en désarroi... nous ne sommes plus des enfants, Lafrogne, et il faudrait pourtant prendre un parti.

-quel parti, Germain ?

-ah ! Voilà ! ... dit le cadet en pliant lentement sa serviette ; tu vas pousser les hauts cris, et je sais bien que ma proposition a son mauvais côté, mais de deux maux il est sage d'éviter le pire... donc je pensais que Catherinette

p53

est vieille, qu'elle ne peut suffire à tout et que..., bref, il serait urgent qu'il y eût une femme à la maison.

-hum ! Répliqua Hyacinthe qui écoutait en trempant une croûte de pain dans son vin pur, c'est chanceux... si nous prenons une femme de charge qui nous volera et deviendra une façon de servante-maîtresse, ce sera tomber de fièvre en chaud mal.

-qui te parle d'une mercenaire ? Riposta

Germain ; non, il nous faut une femme qui veille à nos affaires avec un dévouement qu' on ne trouve pas chez une domestique, et pour cela il faut que l' un de nous se marie.

-oh ! Oh ! Oh ! Se récria Hyacinthe sur trois tons différents... y songes-tu ? à nos âges, avec nos habitudes, introduire ici une étrangère qui n' aura ni nos goûts, ni nos façons de vivre, et qui d' aventure prendra en grippe celui de nous qui deviendra son beau-frère ? ... c' est dangereux.

-il le faut ! Répéta nettement Germain, et si la pauvre tante pouvait parler, je crois qu' elle nous donnerait ce conseil.

-oui, si nous pouvions rencontrer une seconde tante Lénette..., murmura Hyacinthe devenu rêveur.

-un peu plus jeune pourtant ! Objecta Germain.

-le choix n' est pas facile, poursuivit l' aîné

p54

des barbeaux ; par le temps qui court, où trouver une femme qui puisse s' intéresser à nos affaires et s' habituer à notre régime ?

-qui sait ? Nous n' aurions peut-être pas à l' aller chercher bien loin..., il me semble que nous l' avons sous la main.

-et qui donc ?

-notre cousine de Coulaines.

-la mère, ou la fille ? Demanda ingénument Hyacinthe, un peu effaré.

-la mère est un peu mûre, répondit Germain en faisant la grimace ; non, je parle de la fille, naturellement.

-Laurence ! S' écria Hyacinthe en joignant les mains, mais elle a dix-neuf ans à peine.

-tant mieux, elle n' a pas encore eu le temps de prendre de mauvais plis, et nous la façonnerons à notre gré.

-mais la différence d' âge ? ... ne te souviens-tu plus de ce que tu disais à Nivard ?

-Nivard est usé, et nous sommes verts et gaillards... et puis songe que du moment où nous nous décidons au mariage, il est plus prudent de prendre une femme dans notre parenté ; notre fortune ne sortira pas de la famille, et, de plus, Laurence, qui est pauvre, sera liée à nous à la fois par le sang et par la reconnaissance. En choisissant une étrangère, nous nous exposerions aux mêmes risques sans

rencontrer les mêmes avantages.

p55

Germain prêcha si bien qu' il finit par convaincre Hyacinthe ; ils tombèrent d' accord que le choix devait s' arrêter sur Mlle De Coulaines.

-elle est un peu jeune, murmurait Hyacinthe en vidant son verre à petits coups, mais enfin..., va pour Laurence !

-affaire entendue ! S' exclama Germain en secouant la main de son frère ; maintenant il ne s' agit plus que de décider lequel de nous se mariera.

-quelle plaisanterie ! Reprit Hyacinthe ; c' est toi, naturellement. Tu es le moins âgé, et, entre nous, j' ai cru déjà m' apercevoir que la jeune personne ne t' était pas indifférente...

-peuh ! Fit l' autre, j' avais du plaisir à la regarder, mais elle me plaira tout autant comme belle-soeur que comme femme... d' ailleurs, tu es l' aîné, et c' est à toi que revient l' honneur d' être chef de famille.

-merci de l' honneur ! Dit Hyacinthe en se levant pour protester, je te cède mon droit d' aînesse. Je suis timide, gauche, quinquagénaire, je serais un trop triste sire aux yeux d' une femme.

-allons donc ! Tu es doux, tranquille, d' humeur agréable et accommodante ; c' est ce qu' il faut dans l' état du mariage, tandis que moi, avec mon caractère entier, bourru, et avec mes moeurs de chasseur, je suis un ours trop mal léché... c' est toi qui iras devant m. le maire.

p56

-non, non, Germain ! S' écria le malheureux Hyacinthe d' une voix suppliante, les femmes me font peur.

-et moi, je les épouvante...

-voyons, cadet, soyons sérieux... tout à l' heure, tu m' as persuadé que la maison périliterait si l' un de nous ne se mariait point, et je suis tombé d' accord avec toi..., mais je pensais que tu te chargerais de l' affaire.

-moi ! J' avais au contraire l' idée que la chose te revenait de droit.

-non, décidément, je suis trop vieux.

-et moi trop grognon !
Ils restèrent un moment silencieux, se promènèrent les yeux baissés et la mine perplexe ; puis, venant à se rencontrer et à se regarder en face, ils se mirent à rire mélancoliquement.
-il faut pourtant prendre une résolution, reprit Hyacinthe.
-eh bien, tirons au sort, répliqua Germain, sans quoi nous n' en finirons jamais.
Il prit son carnet, en arracha deux feuillets sur lesquels il écrivit séparément le nom d' Hyacinthe et le sien ; puis, les ayant pliés et jetés dans son chapeau :
-choisis ! S' écria-t-il ; celui dont le nom sortira se vouera au *conjungo*.
-un instant ! Dit Hyacinthe qui surveillait avec terreur les apprêts de son frère, il

p57

faut faire les choses en forme, afin que celui qui tombera au sort ne puisse accuser l' autre d' avoir triché...
il appela Catherinette par la fenêtre de la cour, et quand elle se présenta :
-ma fille, continua-t-il, tu vois ce chapeau... il y a dedans deux billets ; tu vas fermer les yeux et en prendre un au hasard.
Catherinette regardait alternativement les deux frères d' un air hébété, et se demandait si les deux barbeaux ne devenaient pas fous.
Pourtant, sur un geste impératif de Germain, elle retroussa sa manche et plongea la main dans le chapeau.
Hyacinthe, l' oeil fixé sur Catherinette, suivait le geste de la vieille servante et sentait un petit frisson lui passer le long de l' épine dorsale ; en même temps, il formait mentalement le souhait que son nom de sortît pas.
-voici le papier ! Dit la cuisinière en retirant du chapeau l' un des billets qu' elle tendit aux deux frères.
-donne, reparti vivement Germain, donne à mon frère Hyacinthe, et va voir à ta cuisine si j' y suis !
Il la poussa dans le vestibule, et, avant qu' elle eût le temps de se reconnaître, il ferma la porte en dedans. Hyacinthe cependant déplaçait le billet qui tremblait légèrement entre ses doigts. L' aîné des Lafrogne s' était rapproché

de la fenêtre pour mieux lire, et son long profil naïf se découpait sur la blancheur des rideaux.

-eh bien ? Fit l' autre impatient.

-il y a " Germain, " répondit Hyacinthe avec un gros soupir de soulagement.

Il passa le papier à son frère, qui le lut et le froissa entre ses doigts :

-c' est fichre vrai ! Grommela-t-il.

-allons, reprit Hyacinthe d' un ton affectueux et guilleret, du courage, mon pauvre cadet ! En résumé, la providence a bien fait les choses... il ne me reste plus qu' à aller en causer avec notre cousine de Coulines.

-rien ne presse ! Répliqua Germain d' un air bourru.

-si fait ! Mieux vaut dès aujourd' hui savoir à quoi nous en tenir... à moins pourtant que tu ne te repentes déjà.

-nenni, je n' ai qu' une parole, murmura Germain devenu subitement rêveur.

Hyacinthe prit son chapeau et courut chez Mme De Coulines.

Précisément Laurence venait de se retirer dans sa chambre, et la veuve était seule dans la salle à manger. Hyacinthe lui exposa de son mieux l' embarras où les avait mis la mort de la tante Lénette, et il lui demanda solennellement pour son frère cadet la main de Mlle Laurence. Mme De Coulines n' en pouvait croire ses

oreilles. Après la façon plus que froide dont elle avait été traitée par les Lafrogne, cette démarche étonnante lui faisait l' effet d' un brusque changement à vue dans une féerie. Néanmoins elle sut contenir prudemment sa joie et répondit avec un grand air de dignité qu' elle était très honorée de la proposition de son cousin ; mais que, le mariage étant une chose sérieuse, il était de son devoir de consulter d' abord sa fille. Bref, elle demanda la nuit pour réfléchir et promit de rendre réponse dès le lendemain.

Sitôt qu' Hyacinthe se fut retiré, elle gagna lestement la chambre de Laurence.

Celle-ci, assise sur une chaise basse auprès de la fenêtre ouverte, lisait un roman aux

dernières lueurs du soleil couchant qui plongeait derrière les arbres du jardin d' en face. Au bruit de la porte, elle releva la tête et fut surprise en constatant la mine épanouie de sa mère. Mme De Coulaines lui prit gaiement le livre des mains, la baisa au front, et s' asseyant près d' elle :

-écoute-moi bien, Laurette, j' ai du nouveau à t' apprendre.

-quoi donc ? Murmura Laurence ; tu as l' air rayonnant.

-il y a de quoi... on vient de me faire pour toi une proposition de mariage..., un parti magnifique, inespéré... devine !

p60

-le fils d' un prince ! Dit railleusement Laurence, dont les yeux eurent une expression d' incrédulité.

-non, mais ton cousin Germain Lafrogne.

-ce n' est pas tout à fait la même chose, répliqua la jeune fille avec une moue dédaigneuse.

-je te conseille de te plaindre ! Un garçon qui a vingt-cinq mille francs de rente, sans compter la fortune de son frère, qui est quasi la sienne.

-un ours, reprit Laurence d' un air déçu, un sauvage qui a au moins vingt ans de plus que moi.

-tu raisones comme une enfant ! Si tu avais un peu plus d' expérience, tu saurais que les garçons de l' âge et de la tournure de Germain sont les meilleurs maris. Tu feras de lui ce que tu voudras. D' ailleurs, il n' est point déjà si mal bâti ; il a de beaux yeux et de belles dents, il est solide ; et il faut que l' air des bois conserve les gens, car il ne paraît pas son âge...

il ne s' agit pas de faire du sentiment, petite fille, tu sais que nous sommes gênées et que nous ne parvenons jamais à nouer les deux bouts. Hier encore j' ai eu une scène avec l' épicier qui m' a menacée du juge de paix... sois donc raisonnable et ne refuse pas le seul parti un peu propre qui se soit présenté ; plus tard tu t' en mordrais les doigts.

p61

Laurence, le menton dans une de ses mains, et de l' autre tambourinant contre la vitre, restait

silencieuse.

-Hyacinthe reviendra demain, reprit la veuve, que dois-je lui répondre ?

-je sais bien que je n' ai pas le droit d' être difficile, dit enfin la jeune fille en secouant nerveusement ses épaules, réponds-lui que je ferai ce que tu voudras.

Restée seule, Laurence revint s' accouder à l' appui de la fenêtre, et, les deux mains plongées dans la crépélure de ses cheveux abondants, les yeux fixés sur les arbres des jardins, elle s' enfonça dans une mélancolique méditation.

Le soleil s' était couché, mais une chaude réverbération empourprait encore le ciel vers la droite. Sur cette rougeur, les cimes des arbres, les pignons des maisons et l' aiguille d' un clocher s' enlevaient en noir avec un vigoureux relief. Laurence, qui instinctivement aimait les couleurs vives, les parfums violents et la musique tapageuse, prenait d' ordinaire un grand plaisir à griser ses yeux de cette opulente lumière des soleils couchants. Ce soir, elle ne put s' empêcher de soupirer en songeant au contraste de cette illumination du ciel avec l' assombrissement intérieur où venait de la jeter la singulière démarche de Germain.

p62

Certes, elle avait souhaité plus d' une fois de se marier ; mais, bien qu' elle n' eût pas grand motif d' espérer un mari brillant, elle avait rêvé tout autre chose que son cousin Lafrogne. Le sauvage Germain, sous son enveloppe rugueuse et déjà mûre, ne réalisait nullement l' idéal qu' elle s' était plu à concevoir. Et pourtant elle reconnaissait elle-même que sa mère raisonnait juste en lui conseillant de ne pas dédaigner un parti qui était avantageux, sinon séduisant. C' était déjà beaucoup de pouvoir sortir de cette existence étroite et besogneuse où il fallait liarder chaque jour, porter des robes fanées, des gants recousus, et subir les aigres réclamations de fournisseurs rendus féroces par de nombreux mémoires impayés. Au moins, quand elle se nommerait Mme Lafrogne, elle serait riche et souveraine d' une maison où rien ne manquait ; elle pourrait se donner ce luxe qu' elle aimait, ce superflu qui pour elle passait presque avant le nécessaire. à l' âge de Laurence, quand le coeur n' a pas

encore parlé, on ne voit la vie qu' en surface ; on n' en soupçonne pas les dessous pénibles, douloureux ou mortifiants ; aussi on prend légèrement des résolutions devant lesquelles plus tard on est étonné de ne pas avoir reculé avec terreur. C' est ce qui explique le nombre de ces mariages disproportionnés que tant de jeunes filles acceptent, non pas seulement avec

p63

résignation, mais presque avec le sourire sur les lèvres. Ce serait odieux, s' il n' y avait au fond de tout cela plus d' ignorance et d' étourderie que de calculs intéressés.

Quand Laurence sortit de sa méditation, l' illumination du couchant s' était éteinte ; la colline, les maisons et les arbres ne faisaient plus qu' une masse noire, et dans le ciel, devenu couleur d' aigue-marine, une petite étoile tremblait ainsi qu' une larme au bord de l' horizon. La jeune fille secoua une dernière fois la tête, comme pour donner congé à l' idéal amoureux qu' elle s' était forgé bien souvent depuis sa sortie de pension ; c' était fini, elle avait pris son parti, et elle acceptait de s' appeler Mme Lafrogne.

Le lendemain, dès midi, Hyacinthe, prévenu par un billet de Mme De Coulaines, aida Germain à procéder à sa toilette de cérémonie.

Le farouche chasseur s' était fait rafraîchir les cheveux et la barbe, il avait un chapeau de soie qui lui donnait la migraine, sa redingote le gênait aux entournures, et ses bottes vernies lui torturaient les pieds.

-vois-tu, dit-il à Hyacinthe en faisant de vains efforts pour introduire ses mains dans des gants de peau, toutes ces cérémonies-là, ce n' est pas *ma partie* !

Hyacinthe l' encourageait de son mieux, tout en l' escortant rue des saules, où ils trouvèrent

p64

leurs parentes qui les attendaient dans le salon décoré pour la circonstance d' un luxe de fleurs fraîches. Au bout de quelques instants, Mme De Coulaines fit un signe à Hyacinthe et l' emmena dans une pièce voisine, de façon à laisser les

prétendus en tête-à-tête.

Laurence, assise sur le tabouret du piano, tortillait nerveusement une rose entre ses doigts. Germain, figé dans son fauteuil, se sentait plus que jamais gêné par sa redingote.

-il fait bien chaud ! Dit-il tout à coup d' une voix étranglée.

-le temps est à l' orage, répondit Laurence sans lever les yeux ; voulez-vous que j' ouvre la fenêtre, mon cousin ?

-non, merci ! S' écria-t-il vivement. -il lui semblait que, si la fenêtre était ouverte, il aurait encore plus de peine à s' expliquer. à la fin, brusquement, sans transition, comme un homme qui se jette à l' eau : -cousine Laurence, reprit-il, votre mère vous a-t-elle fait part de ma demande ?

Elle rougit, et ses yeux noirs se fixèrent un moment sur Germain, qui en fut comme ébloui.

-oui, mon cousin.

-eh bien, répondez-moi franchement, comme il convient entre honnêtes gens, voulez-vous être ma femme ? ... je ne suis pas un beau parleur et je n' entends rien aux longs discours...

p65

sachez seulement que vous me ferez grand plaisir en acceptant, et que je tâcherai que vous n' ayez pas trop à vous en repentir... voulez-vous ?

La rose trembla légèrement dans la main de Laurence.

-oui, mon cousin, murmura-t-elle.

Il se leva et s' approcha de la jeune fille. -

" merci, " dit-il de sa grosse voix. Et comme il lui avait pris sans façon la main, la rose à demi brisée lui resta dans les doigts.

Il la mit triomphalement à sa boutonnière et répéta :

-cousine, foi d' honnête d' homme, je ferai tout mon possible pour que vous soyez heureuse avec moi...

on s' occupa immédiatement de la publication des bans, et, trois semaines après, le mariage eut lieu à notre-dame. Comme la mort de Mlle Lénette était récente, il n' y eut pas de noce. Toute la ville, fort surprise de ce brusque dénouement, n' en assista pas moins à la messe. à la sortie, il y avait foule sur le parvis, et parmi les curieux se trouvait Delphin Nivard.

Quand la première voiture s'avança et que la mariée, ramassant la longue traîne bruisante de sa robe de satin, y fut montée lestement, le bureaucrate resta un bon moment occupé à regarder les chevaux de louage trotter dans la direction de la rue du bourg. Un pâle sourire

p66

plissa ses lèvres minces, et, tout en se frottant les mains, il murmura en son par-dedans :
- " fouette, cocher ! Ne verse pas en route, mon garçon, tu portes ma vengeance ! Cette belle mariée mettra les deux barbeaux sur le grill... j'espère bien être là pour les voir rôtir et pour attiser le feu. "

DEUXIEME PARTIE

p67

chapitre i :

les nouveaux époux passèrent leur lune de miel à la ferme de Rembercourt. à côté des bâtiments d'exploitation, Lafrogne père avait fait bâtir un pavillon qui servait de pied-à-terre à la famille pendant la saison des fruits, et où la jeune mariée s'installa du mieux qu'elle put. Cette prime aube du mariage parut délicieuse à Germain. Ce robuste chasseur, dont l'appétit était loin d'être blasé, savourait avec des émerveillements infinis la volupté de posséder à lui seul une femme jeune, élégante et mignonne. Il goûtait aux

p68

joies du mariage avec les ravissements d'un pauvre diable qui a longtemps vécu de fruits sauvages ramassés au bord des routes, et à qui l'on sert pour la première fois de belles pêches veloutées, délicates et fondantes. On était à l'époque de la fenaison, et l'odeur amoureuse des foins coupés, qui s'exhalait matin et soir autour de la ferme, contribuait

encore à enivrer Germain. Il adorait Laurence, et celle-ci, qui n' était point femme à moitié, profitait de cette griserie des commencements pour établir peu à peu sa domination sur le coeur et l' esprit de son mari.

Le premier usage qu' elle fit de son pouvoir fut de mettre les ouvriers dans la maison de la rue du bourg et d' en bouleverser radicalement la disposition intérieure. Hyacinthe hasarda bien quelques timides objections ; mais, de même que Germain, il fut vaincu par les mignardes façons et les cajoleries de sa belle-soeur. L' antique logis des Lafrogne fut gratté, réchampi, parqueté et décoré à neuf pendant l' été et l' automne qui suivirent le mariage. On ne garda guère de l' ancien ameublement que les verdure de Flandre qui garnissaient le salon et la *chambre verte*. Hyacinthe en soupira tout bas, la vieille Catherinette cria au sacrilège, mais le rajeunissement de la maison des deux barbeaux n' en continua pas moins. Chaque après-midi, Laurence venait de Rembercourt

p69

afin de suivre les progrès de la métamorphose. Elle faisait le trajet dans un joli *panier*, traîné par deux petits chevaux corses, dont Germain avait fait emplette quelques semaines après la noce, et que la jeune femme conduisait elle-même. Quand le panier traversait au grand trot la rue des clouères et la rue du bourg, les gens se mettaient aux fenêtres pour voir passer la jeune Mme Lafrogne, les cheveux légèrement ébouriffés, la tête coiffée d' un feutre gris dont le voile volait au vent, et tenant les rênes blanches dans sa main gantée de peau de daim.

-elle va bien, la petite femme ! Disait-on, elle fait danser lestement les écus des Lafrogne... ah ! Si la pauvre tante Lénette voyait ça !

Mais la tante Lénette dormait dans un endroit où les oreilles n' entendent point, où les yeux ne voient plus, et, sans respect pour sa mémoire, les réparations allaient leur train. Quand les menuisiers et les peintres eurent fini leur besogne, on s' occupa de l' ameublement. Il y eut des portières à toutes les portes et des tapis jusque dans l' escalier. Mme Lafrogne dénicha à la ville haute un meuble de tapisserie au petit point dont elle orna le

salon. On fit venir de Paris le lustre hollandais, les lampes japonaises et les faïences des jardinières. On tendit un boudoir de satin

p70

ponceau, afin de mieux faire ressortir la peau blanche et les cheveux noirs de Laurence. Germain eut un fumoir tapissé de nattes indiennes, garni de divans orientaux, où il n' osait ni cracher ni fumer. Pas une encoignure qui ne fût embellie par des fleurs naturelles, pas un pan de mur où l' oeil ne fût amusé par quelque bibelot précieux : -torchères en fer forgé, cuivres tout flamboyants d' éclairs, faïences aux colorations tapageuses. On ne parlait plus dans Villotte que des merveilles de la maison des deux barbeaux. Chacun inventait un prétexte pour pénétrer dans cet intérieur et constater les coûteux embellissements dus au caprice de Mme Lafrogne. Alors c' étaient des coups d' oeil obliques échangés entre voisins, des hochements de tête et des sourires sarcastiques, commentant des réflexions peu bienveillantes : -" cela coûtera gros, disaient les visiteurs ; les deux barbeaux n' ont qu' à préparer leur bourse. -on fait des folies à tout âge ! -que voulez-vous ? Cette parisienne leur a tourné la tête, " murmurait Delphin Nivard, en s' apitoyant hypocritement sur le sort de ses deux camarades, tandis qu' en dedans une joie maligne illuminait ses petits yeux verts clignotants sous leurs paupières sans cils. On adjoignit une femme de chambre à la vieille Catherinette, et Hyacinthe eut lui-même

p71

sa part de confortable. Il quitta les deux pièces qu' il occupait au-dessus des bureaux, et on l' installa, bon gré mal gré, dans la *chambre verte*, meublée à neuf. Mais si Laurence avait réussi à métamorphoser radicalement l' intérieur de la maison, elle ne put rien changer aux habitudes et aux goûts des deux frères. Quand, à l' arrière-saison, les travaux furent terminés et qu' on revint s' établir rue du bourg, les deux barbeaux reprirent

imperturbablement leur train de vie coutumier :
Hyacinthe continua de passer ses journées à tenir
les écritures, et ses soirées à lire des tragédies ;
Germain se remit à partager son temps entre
son commerce de droguerie et les émotions de la
chasse. On ne le vit plus guère qu' à l' heure
du souper ; il arrivait affamé, recru de
fatigue, mangeait comme un ogre et se couchait à
neuf heures.

Peu à peu la maison redevint ce qu' elle
avait été autrefois : silencieuse, solitaire,
fermée aux visiteurs. Une froide et lourde
sommolence semblait tomber du haut du toit sur
les pièces somptueuses et muettes. Germain
s' était nettement refusé à faire des visites de
noce ; le monde l' effrayait, et, à part Delphin
Nivard qui venait de temps à autre se chauffer
au coin du feu d' Hyacinthe, aucun étranger
n' était reçu chez les Lafrogne. Mme De Coulaines,
pour laquelle Villotte avait toujours été

p72

un exil, n' y avait pas fait long feu après le
mariage de sa fille. Dès qu' elle avait vu Laurence
bien établie, elle s' était senti un regain de
jeunesse, et, comme ses trois mille francs de rente
lui suffisaient maintenant, elle s' était empressée
de retourner à Paris pour y reprendre ses
habitudes et ses relations d' autrefois.

à l' entrée de l' hiver, Laurence demeura
seule dans sa grande maison luxueusement
meublée. Quand elle eut visité de la cave au
grenier ce logis dont elle était la souveraine,
quand elle se fut mirée dans toutes les glaces
et assise dans tous les fauteuils capitonnés,
elle commença de trouver son existence dorée
un peu bien monotone. Un ennui gris, subtil
et pénétrant comme un brouillard d' octobre,
filtra autour d' elle à travers les portières
laineuses et les rideaux soyeux de sa chambre. Il
l' enveloppa tout entière pendant les longues
heures inoccupées du jour et les heures plus
interminables encore de la veillée. Elle comprit
alors la cruelle vérité de cette rude chanson
populaire lorraine qu' elle avait entendu
chanter aux vendangeurs de Rembercourt :

*au diable la richesse
quand le plaisir n' y est point !
un jour, quand je serai morte,
je n' emporterai rien du tout,
qu' une vieille chemise*

et un drap par-dessus.

voilà la belle morte,

on n' y pensera plus !

à quoi lui servait d' avoir d' élégantes toilettes qu' elle ne pouvait montrer ? à Villotte, on ne se promène pas ; les dames de la bourgeoisie n' ont d' autre distraction que d' aller au marché ou à l' église. Or, Laurence laissait la corvée du marché à Catherinette ; quant à l' église, comme elle était d' une piété fort tiède, elle se bornait à y paraître le dimanche à la petite messe de onze heures. Elle sortait donc très peu et s' ennuyait mortellement.

Même quand les deux barbeaux étaient au logis, la société de ces deux compagnons à l' esprit peu ouvert et peu expansif n' avait rien de récréant. Leurs goûts casaniers, leurs idées vieillottes, leurs causeries, roulant sur des choses de l' ancien temps ou des souvenirs de Mlle Lénette, la laissaient indifférente et taciturne. Parfois il semblait à Laurence que son cerveau se rétrécissait, que sa jeunesse s' en allait, au contact de ces deux hommes plus vieux que leur âge, et elle se regardait avec effroi dans une glace, croyant déjà apercevoir une ride sur son front ou un fil blanc parmi ses cheveux noirs. Elle avait des langueurs indéfinissables, terminées par des crises de larmes dont elle était elle-même honteuse et qu' elle dissimulait de son mieux.

Les deux frères, peu expérimentés en ce qui touchait aux choses féminines, ne savaient rien faire pour remédier à ces accès de mélancolie.

Germain, qui avait contenté toutes les fantaisies de sa femme, était persuadé qu' il avait rempli, et au delà, l' engagement qu' il avait pris de la rendre heureuse. Elle avait de jolies toilettes, un nid douillet ; que pouvait-elle désirer davantage et pourquoi ne s' y serait-elle pas trouvée à l' aise ?

Du reste, pour le quart d' heure, les deux barbeaux étaient absorbés par une occupation qui ne leur permettait guère de s' apercevoir des tristesses vagues de la jeune femme. Ils réglait les mémoires des menuisiers, des peintres et des tapissiers qui avaient contribué

à l'embellissement de leur maison, et ils constataient avec effroi que le total de la dépense avait dépassé de beaucoup leurs prévisions. Ayant gardé les principes de stricte économie inculqués par la tante Lénette, ils ne laissaient pas de faire la grimace à l'aspect de ces formidables additions. Hyacinthe surtout poussait de nombreux soupirs et gémissait de ce que les nouveaux aménagements avaient laissé inoccupées les deux pièces situées au-dessus des bureaux. -on aurait pu en tirer parti, murmurait-il à Delphin Nivard, et c'est de l'argent qui dort. Un matin, le chef de bureau vint trouver

p75

les deux frères et leur demanda si, sérieusement, ils ne songeaient pas à utiliser cet appartement devenu vacant. -les deux pièces, leur dit-il, ont un escalier indépendant et une sortie sur la rue de la municipalité : cela ne vous gênerait en rien, et vous avez assez de vieux meubles pour les garnir convenablement... si vous vous décidiez à les louer, j'aurais votre affaire : un garçon bien rangé, bien élevé, tranquille, qui ferait honneur à ses propriétaires... il cherche un appartement meublé, et il serait heureux de loger dans une maison comme la vôtre. Le locataire proposé par Nivard était un jeune avocat, attaché au parquet de Villotte et répondant au nom de Xavier Duprat. Germain ne dit pas non, Hyacinthe alla aux renseignements et en rapporta de parfaits. M Duprat était un jeune homme distingué, ayant des goûts sérieux, de bons principes, une conduite exemplaire. Il était membre de la société de saint-François De Régis et offrait toutes les garanties désirables. L'affaire se conclut donc par l'entremise de Nivard, et il fut convenu que le nouveau locataire entrerait en jouissance le 1^{er} avril. Ce jour-là, dans l'après-midi, Laurence s'occupait à renouveler les fleurs du petit salon qui lui servait de boudoir, Germain était allé assister à une pêche aux étangs de Belval,

p76

Hyacinthe était sorti pour affaires, quand Catherinette annonça que le locataire demandait à parler à madame.

Sur un signe de la jeune femme, la domestique introduisit M Xavier Duprat.

D'après ce qu'elle avait entendu dire à son mari et à son beau-frère, Laurence s'était dessiné en idée un portrait assez ridicule de ce magistrat en herbe. Ce locataire patronné par Nivard et accueilli avec enthousiasme par les deux barbeaux devait être quelque provincial à tournure de séminariste, gauche et engoncé dans de maussades vêtements noirs. Elle fut plus qu'agréablement surprise à l'aspect du visiteur qui s'avancait en la saluant.

C'était un grand et beau garçon de vingt-cinq ans. Un léger pardessus marron, aux revers de soie largement étalés sur une poitrine bombée, laissait voir une taille souple et bien prise dans la redingote noire étroitement boutonnée ; un pantalon d'un joli gris complétait cette toilette à la fois élégante et simple. Le visiteur était ganté et chaussé avec un soin scrupuleux. Son linge était fin et d'une blancheur irréprochable. Il n'avait pas encore fait aux exigences du parquet le sacrifice d'une soyeuse barbe châtain clair. Très soignée et frisant naturellement, cette barbe encadrait à merveille le visage au teint chaud, un peu

p77

bistré, éclairé par deux yeux bruns, veloutés et caressants comme des yeux de femme. -madame, commença-t-il, je n'ai pas voulu m'installer dans votre maison sans vous présenter mes hommages et vous dire combien je suis heureux d'avoir été accueilli à titre de locataire par M Lafrogne.

Sa voix était chaude et caressante comme son regard ; peut-être même eût-on désiré moins de douceur mielleuse dans l'accent. Mais cet organe était si mélodieux qu'il charmait tout d'abord, et Laurence subit d'autant mieux cette séduction que son esprit prévenu y était moins préparé. Elle se sentit honteuse des imaginations qu'elle s'était mises en tête, et de son ton le plus aimable elle demanda au jeune homme s'il avait déjà pris possession de son appartement.

-pas encore, répondit-il, j' ai laissé mes bagages au pied de l' escalier.
-asseyez-vous, monsieur, reprit Laurence ; je vais recommander qu' on monte tout cela chez vous, et qu' on vous prévienne lorsque les choses seront en ordre.
Elle sortit un moment, tandis que le nouveau locataire jetait un coup d' oeil curieux sur l' arrangement du petit salon où il se trouvait. - tout y sentait la femme jeune, raffinée et coquette : depuis les violettes trempant dans de frêles cornets de verre de Venise jusqu' aux

p78

écheveaux de soie aux couleurs gaies qui s' étalaient sur une mignonne table à ouvrage. Les fauteuils bas et moelleux, les chauffeuses en velours de Gênes, de grands écrans japonais, tout avait un précieux parfum de richesse élégante et cossue.

-j' ai stylé Catherinette, dit Laurence en rentrant, et tout sera bientôt prêt, monsieur. Ils restèrent un moment assis sans parler, chacun d' eux se recueillant pour rassembler ses impressions, tandis que les violettes emplissaient l' atmosphère tiède d' une suave odeur de renouveau. Laurence semblait un peu intimidée par ce tête-à-tête inattendu ; Xavier Duprat, au contraire, était fort calme et regardait, non sans plaisir, à travers ses cils demi-fermés, le joli visage et la fraîche toilette de la femme de son propriétaire. Celle-ci, embarrassée de cet examen, rougissait et agitait nerveusement son petit pied ; à la fin, rompant la première le silence :

-vous habitez Villotte depuis peu, monsieur ? Demanda-t-elle.

Il répondit qu' il arrivait de Paris, où il avait passé son doctorat et où il était resté six ans.

-vous avez vécu à Paris ! S' écria-t-elle vivement ; moi, j' y suis née... quel quartier habitiez-vous ?

Il nomma une rue voisine du Luxembourg.

p79

-ah ! Fit-elle avec un gros soupir ; -et fermant ses beaux yeux, la tête un peu renversée

en arrière, pendant une minute elle revit le jardin tel qu' elle l' avait connu par les après-midi de printemps : -la terrasse des marronniers avec la musique militaire rangée en cercle et jouant une valse ; les étudiants aux airs crânes, aux façons bruyantes, se promenant par bandes entre les chaises alignées ; la jeune verdure des talus, la blancheur mate des statues se détachant sur les massifs de lilas, l' eau argentée du bassin frissonnant au grand soleil, et çà et là le mélodieux bruit d' ailes des ramiers quittant les marronniers en fleurs pour s' aller poser sur le bras d' un Mercure ou l' épaule d' une Diane.

Elle eut comme une hallucination de ce coin de Paris ; elle en voyait tous les détails, elle entendait les voix joyeuses des enfants, les fanfares des cuivres, et croyait même respirer par bouffées l' odeur bien connue des gaufres toutes chaudes se mêlant aux senteurs végétales des parterres...

elle secoua la tête, rouvrit les yeux et vit que le jeune homme la contemplait avec une discrète admiration.

-pardon ! Balbutia-t-elle, je pensais au Luxembourg... je m' y suis tant promenée autrefois ! Comment avez-vous pu quitter Paris, monsieur, pour venir vous enterrer à Villotte ? ...

p80

vous devez bien vous ennuyer dans cette bicoque de petite ville !

Il fit un mouvement en arrière comme un homme légèrement choqué, et prenant une attitude à la fois solennelle et pensive, une de ces poses dédaigneuses, affectionnées par les jeunes doctrinaire de sa conférence, il répondit avec un ton mélancoliquement sentencieux qu' un acteur lui eût envié :

-madame, je travaille beaucoup et je n' ai pas le temps de m' ennuyer... d' ailleurs je suis habitué à la solitude, et elle ne m' effraie plus.

-vous êtes bien heureux, monsieur ! S' écria-t-elle avec une vivacité amusante, moi je n' y suis pas faite... je ne m' habituerai jamais à une ville où on n' a pas un spectacle à voir, pas un livre intéressant à lire... c' est peu dire que je m' y ennuie, reprit-elle avec véhémence, *je m' y assomme !*

il ouvrit tout grand ses yeux scandalisés.

-j' ai dans ma bibliothèque, dit-il d' un air

d' aimable compassion, quelques-unes des oeuvres de nos auteurs contemporains : m' autorisez-vous, madame, à les mettre à votre disposition ? Elle accepta immédiatement, et elle commençait à le remercier, quand Catherinette vint annoncer que l' appartement était prêt. Xavier Duprat s' inclina profondément, et ils se séparèrent ; mais tout en se rendant chez lui, le

p81

futur magistrat souriait dans sa barbe, et je ne sais quelle fatuité intime lui disait qu' il avait marqué sérieusement son passage dans le boudoir fleuri et capitoné de Mme Lafrogne. -en effet, il y avait semé des germes de sensations nouvelles dont la floraison rapide devait donner un parfum plus troublant et avoir une existence plus durable que les violettes et les jacinthes des jardinières.

Après son départ, Laurence demeura longtemps rêveuse. Il lui semblait que le soleil était plus doré et que les fleurs répandaient une plus pénétrante odeur de printemps. Le soir, au souper, elle conta la visite de M Duprat et fit l' éloge du jeune homme. Hyacinthe abonda naïvement dans son sens ; quant à Germain, il avait à peine entrevu son locataire. Il n' en parut pas moins enchanté d' apprendre qu' il agréait à sa femme et à son frère, et promit même de lui rendre sa visite dans la huitaine.

Ce qui était certain, c' est que l' installation de M Duprat dans la maison de la rue du bourg avait donné à la vie de Laurence un intérêt tout nouveau. La présence de ce beau garçon, à la fois homme sérieux et homme du monde, semblait avoir rajeuni et réveillé la somnolente demeure. Les journées commencèrent à paraître moins longues à Mme Lafrogne ; et le soir elle s' endormait avec moins de peine

p82

en songeant que le lendemain matin, lorsqu' elle ouvrirait sa fenêtre, elle apercevrait Xavier à la sienne.

Les croisées du petit salon, donnant sur la cour, faisaient face à celles du cabinet de

travail de M Duprat. Le matin, en arrosant ses fleurs, Laurence jetait à la dérobée un coup d'oeil chez son vis-à-vis. Elle entrevoyait le profil perdu du jeune homme courbé sur sa table de travail. Parfois il se levait, venait s'appuyer d'un air méditatif à la barre de la croisée, et, tout à coup, s'apercevant de la présence de Mme Lafrogne à la fenêtre d'en face, il saluait cérémonieusement et se retirait en hâte, comme s'il eût craint d'être accusé d'indiscrétion.

p83

chapitre ii :

Xavier Duprat était le quatrième enfant d'un conseiller à la cour de Metz. Ses parents, ayant trois filles à doter, avaient donné à leur fils pour tout patrimoine une éducation soignée et de belles relations. Après l'avoir fait élever chez les pères du collège saint-Augustin, ils l'avaient envoyé à Paris suivre les cours de la faculté de droit.

Le jeune homme avait quitté sa famille, ayant en poche une maigre pension de dix-huit cents francs, mais muni d'une ample provision de sages conseils, analogues à ceux que Polonius donne à son fils Laërte dans *Hamlet* : -être toujours en religion et en politique pour

p84

les principes d'ordre et d'autorité ; ne jamais heurter les bienséances ni fronder les personnages officiels ; se lier de préférence avec des gens placés plus haut que soi sur l'échelle sociale ; faire la cour aux femmes âgées, se défier de son premier mouvement, parler peu et beaucoup écouter.

Le jeune Duprat, doué d'une forte volonté, d'un esprit délié et d'une ambition peu commune, avait suivi à la lettre les recommandations paternelles. Aussi avait-il réussi dans le monde et était-il arrivé à Villotte avec la réputation d'un homme distingué, sérieux, appelé aux plus éminentes positions. Façonné par les bons pères du collège saint-Augustin, il avait appris de bonne heure à se conduire prudemment et adroitement dans la vie ; à une époque où une certaine religiosité était redevenue à la

mode, il savait allier dans une juste mesure
les pratiques dévotes et les distractions
mondaines, assistant le même jour aux conférences
d' un père lazariste et aux bals du préfet,
passant légèrement sur sa dévotion un aimable
vernis d' homme bien élevé ; en un mot, doux,
poli, insinuant, réservé, ayant tout ce qu' il faut
pour se pousser convenablement dans le monde.
Il faisait merveille dans cette petite ville, où
les mères le citaient comme exemple à leurs
fils adolescents, et où les pères de filles
nubiles le regardaient d' un oeil fort doux.
Perspicace

p85

et fin comme il était, il s' aperçut vite de
l' impression qu' il avait produite sur Mme Lafrogne.
Plus d' un homme de son âge eût été
facilement induit à la tentation. La jeune femme
était jolie à souhait, élégante, riche, dans une
position à flatter grandement la vanité d' un
conteur de fleurettes. En outre, il était évident
que son mari la négligeait, qu' elle s' ennuyait
de la vie qu' on lui faisait mener et qu' elle n' eût
pas été fâchée de trouver un consolateur. Mais
Xavier Duprat était prudent et réfléchi, et,
bien que ses vingt-cinq ans le démangeassent
fort dans une petite ville dépourvue de ressources,
il tenait avant tout à ne pas se compromettre
et ne voulait s' avancer qu' à coup sûr.
Le fruit défendu le tentait, mais il désirait
que la branche vînt d' elle-même se mettre à
portée de sa main. Bref, par une compromission
de conscience qu' il n' est pas rare de rencontrer
chez les natures plus habiles que droites,
il voulait bien pécher, pourvu qu' aux yeux du
monde il pût se donner les apparences d' un
galant homme qui n' a succombé qu' à son corps
défendant.
Aussi se garda-t-il de profiter de la permission
octroyée par Laurence et de lui apporter
sur-le-champ les livres dont il avait parlé.
Pendant une quinzaine, il se tint sur la réserve,
se contentant d' envoyer de respectueuses oeillades
dans la direction de la fenêtre de sa voisine.

p86

Il fut récompensé de sa patience, car un beau dimanche il reçut la visite de Germain Lafrogne en tenue de cérémonie.

Xavier Duprat se montra à son propriétaire sous les dehors d' un garçon sérieux, timide, " tout entier à son affaire. " la conversation fut affable et cordiale. En se retirant, Germain dit à Xavier :

-à propos, ma femme m' a prié de vous rappeler que vous lui aviez promis des livres.

Le jeune homme mit son oubli sur le compte de ses nombreuses occupations et proposa à M Lafrogne de se charger lui-même des volumes.

-la demande de Mme Lafrogne est peut-être indiscreète, reprit le mari ; excusez-la, c' est une liseuse et notre bibliothèque n' est pas très bien garnie.

Xavier prit sur un rayon *Valentine, la confession d' un enfant du siècle* et les *poésies* de Musset ; puis il les remit à l' honnête Germain, qui emporta innocemment ces livres, dont il ne connaissait même pas de nom les auteurs.

Pour un dévot, le choix était au moins singulier ; mais Xavier pensait probablement qu' il faut donner aux gens des livres appropriés à leurs goûts, et que les esprits comme les estomacs féminins s' accommodent mieux des friandises que des viandes solides.

Avant de reparaître chez Lafrogne, il attendit

p87

patiemment que les oeuvres de Musset et de George Sand eussent produit tout leur effet sur la jeune imagination de Laurence. Il se bornait, le matin ou le soir, à la saluer de sa fenêtre ; mais il ne négligeait aucune occasion de lier conversation avec le mari. Il l' accompagna même un après-midi à sa ferme de Rembercourt. Laurence n' était pas de la partie, et Germain, en vrai propriétaire, promena son hôte dans tous les coins de son domaine, lui fit admirer son chenil, ses étables, ses engrangements, et le ramena à la nuit éreinté et fourbu.

Lafrogne cadet était enchanté de son locataire : -il est très bien, ce jeune homme, dit-il à sa femme et à Hyacinthe ; c' est un garçon ferré sur le code et un aimable compagnon..., un peu trop cérémonieux, par exemple ! ... j' avais l' intention de le faire souper avec nous, à la fortune du pot... croiriez-vous qu' il n' a jamais

voulu monter ? ... il a fait un tas de façons, et, ma foi, je l' ai laissé... je ne pouvais pas le prendre au collet, n' est-ce pas ? Laurence se contenta de sourire d' un air un peu dédaigneux, mais intérieurement elle était froissée. Elle en voulait à Xavier de cette réserve excessive. Depuis quinze jours, le travail de *crystallisation* dont parle Stendhal s' opérait doucement dans la tête de la jeune femme. Le

p88

printemps avec ses tiédeurs, le lyrisme des livres prêtés par M Duprat, aidèrent encore à cette silencieuse floraison de l' amour. Pelotonnée sur sa chaise longue, derrière ses rideaux ensoleillés, Laurence dévorait les *nuits*, et de temps à autre, par l' entre-bâillement des stores, jetait un coup d' oeil sur la fenêtre de Xavier. Parfois, aux heures claires de la matinée, ou le soir, à la brune, elle l' apercevait feuilletant ses dossiers. Après souper, elle revenait s' accouder sans lumière derrière ses persiennes, et se plaisait à le suivre, allant et venant dans son cabinet éclairé discrètement par une lampe posée sur le bureau. La fenêtre du jeune homme restait ouverte bien avant dans la nuit. Penchée dans l' ombre, Laurence distinguait les livres empilés sur la table, le globe dépoli de la lampe autour duquel tourbillonnaient des phalènes, attirées du dehors par la lumière. Elle voyait la svelte silhouette de Xavier se mouvoir de la table à la bibliothèque. Elle le trouvait beau, fier et triste comme le Bénédicte de *Valentine* ; elle lui prêtait la mélancolie dédaigneuse et passionnée des héros de Musset et elle le plaignait de vivre ainsi toujours seul. Elle enviait les petits papillons qui pouvaient entrer à leur aise chez lui et planer sur sa table de travail ; elle aurait donné beaucoup pour pouvoir pénétrer comme eux, sans qu' il s' en doutât, dans l' austère chambre

p89

d' étude, et pour lui apparaître tout d' un coup comme la muse consolatrice de *la nuit de mai*. un matin, l' occasion lui fut offerte de satisfaire cette fantaisie, et elle ne sut pas y résister.

Xavier était au parquet, et la femme de chambre, chargée du ménage du locataire, était venue demander à Laurence des rideaux blancs pour la fenêtre du cabinet de travail. Après un moment d'hésitation, elle résolut d'accompagner la chambrière sous le prétexte de rapporter elle-même les livres qu'on lui avait prêtés. - " après tout, ce n' était pas là un gros péché, pensait-elle, et, d' ailleurs, toutes les propriétaires regardent comme un devoir de veiller à ces détails de ménage. " -néanmoins son coeur battait fort en montant l' escalier de M Duprat.

Une fois dans l' appartement, on s' aperçut que les rideaux étaient trop courts. Il fallait découdre un rempli et refaire un ourlet. La femme de chambre redescendit pour s' occuper de cette opération, et Laurence, restée seule, put examiner à loisir le sanctuaire où travaillait Xavier.

Le cabinet était à la fois élégant et sévère comme le maître du logis. L' une des murailles était entièrement couverte par une large bibliothèque vitrée, pleine de livres aux reliures brunes et uniformes. Un grand crucifix d' ivoire sur un fond de velours noir faisait face au

p90

bureau. çà et là, les murs étaient décorés de gravures d' après Ary Scheffer, représentant *saint Augustin et sainte Monique, Mignon aspirant au ciel*, etc. Sur la cheminée, un buste de D' Aguesseau en bronze se dressait entre deux potiches garnies de plantes vertes au feuillage sombre et métallique. Le bureau était encombré de cartons, de dossiers et de livres de droit ; à côté, sur un guéridon, étaient épars des gants gris-perle, un paroissien et un album de photographies. Ce dernier objet attira surtout la curiosité de Laurence. Elle en examinait curieusement la reliure en cuir de Russie, maintenue par des fermoirs d' acier bruni, et je ne sais quel démon la poussait à l' ouvrir. Ces albums sont le plus souvent une sorte de musée intime dont les portraits peuvent fournir à un observateur perspicace plus d' un renseignement sur le présent et le passé de leur propriétaire. Laurence brûlait de connaître les figures qui composaient l' album de Xavier. La femme de chambre en avait bien pour une heure à rallonger les rideaux ; l' audience ne se terminait qu' à onze

heures, et il en était dix ; M Duprat ne pouvait donc rentrer maintenant, et elle avait tout le temps de contenter sa curiosité. -elle fit sauter lestement les fermoirs de l' album et l' ouvrit. En tête se trouvaient les portraits du père et de la mère de Xavier, puis trois jeunes

p91

filles assez laides, -ses soeurs probablement. Ensuite arrivaient à la file des personnages graves, décorés, cravatés de blanc, figures solennelles et rasées de vieux magistrats ; enfin, toute une collection d' ecclésiastiques : révérends pères à mines doucereuses, moines aux profils d' ascètes, abbés mondains et souriants. Laurence poursuivait sa perquisition, rassurée par ces têtes pieuses et vénérables, mais redoutant toujours, en tournant un feuillet, de rencontrer une figure de femme, jeune et jolie, dont la présence lui révélerait quelque mystère d' amour. Tout à coup la porte s' ouvrit, et Xavier Duprat, portant sa serviette gonflée de paperasses, parut aux regards effarés de la curieuse. Elle poussa un petit cri, laissa retomber bruyamment la couverture de l' album, et une rougeur intense lui brûla les joues et le front. Xavier la considérait d' un air étonné, sévère, un peu ironique. -" vous, madame, chez moi ? " dit-il d' une voix grave où perçait néanmoins une secrète satisfaction. -il referma soigneusement la porte, jeta ses paperasses sur une chaise et fit quelques pas vers la coupable, qui se tenait devant lui, honteuse et les yeux baissés. -oh ! Monsieur, murmura-t-elle suffoquée, que je suis confuse... pardonnez-moi ! Les rideaux étaient trop courts, Marianne est allée les rallonger et...

p92

-et vous êtes restée..., je le vois, acheva le jeune homme avec le même accent ironique et austère. Elle ne savait plus quelle contenance prendre et continuait de répéter en détournant les yeux : -je suis si fâchée ! Pardonnez-moi d' avoir eu l' indiscrétion d' ouvrir ce livre. -cela n' est rien, reprit-il dédaigneusement, n' en parlons plus ! Mais vous n' avez sans doute

pas réfléchi que, dans une petite ville, les démarches les plus innocentes donnent lieu à de malignes interprétations ; que penserait-on si l' on savait que vous êtes venue chez moi ?
-oh ! Répliqua vivement Laurence en relevant la tête, je suis heureusement au-dessus de pareils commérages ! ... le seul tort que j' aie eu, c' est d' avoir ouvert cet album, et je serais désolée si vous ne me le pardonnez pas.
-je vous répète que cela n' est rien, fit-il, toujours impassible et gourmé.
-je vois à votre ton que vous me gardez rancune, monsieur... dites-moi que vous ne me tiendrez pas rigueur à cause de mon étourderie.
-non, certes, madame...
-adieu, monsieur ! ... vous ne m' en voulez pas, bien vrai ?
Elle lui tendait la main gentiment ; mais lui, tout à son rôle de puritain, feignit de ne pas voir cette main tendue et s' inclina cérémonieusement.

p93

Elle resta immobile et douloureusement mortifiée par cette dureté dédaigneuse. La honte, le chagrin, l' excitation nerveuse provoquée par cette scène inattendue, lui oppressèrent la poitrine, sa gorge se serra, ses yeux devinrent humides, et tout à coup deux grosses larmes roulèrent lentement le long de ses joues. Cette naïve explosion de douleur et de confusion était si charmante que le jeune doctrinaire en fut touché à travers sa cuirasse de dignité glacée et de faux puritanisme. Ces deux belles larmes remuèrent le fond voluptueux de son tempérament bilieux-sanguin. En somme, il en était arrivé à ses fins. Laurence s' était compromise sans qu' on pût l' accuser, lui, d' avoir poussé la jeune femme sur cette pente périlleuse. Après tout, il ne voulait point mal de mort à cette pécheresse, et il était miséricordieux.
Ses yeux retrouvèrent peu à peu leur expression câline ; il prit affectueusement l' une des mains de Laurence entre les siennes :
-non, chère madame, murmura-t-il, je ne vous en veux pas.
Sa voix avait des accents d' une mansuétude fondante. Il avança un fauteuil et força la jeune femme à s' y asseoir ; puis, accoudé paternellement au dossier, il la regarda d' un oeil à la fois indulgent et charmé.

Laurence, rassérénée par ce changement de

p94

façons, mais encore trop émue pour parler, se bornait à tourner vers lui, avec une expression de vive reconnaissance, ses noires prunelles tout humides, tandis que ses lèvres rouges souriaient.

-oh ! Soupira-t-elle, que je suis contente que vous ne me gardiez pas rancune !

-je ne vous en veux pas, répéta-t-il en se penchant de plus en plus ; mais comprenez quelle a été mon émotion en rentrant dans ma solitude et en vous y trouvant, vous, jeune, charmante, adorable...

il lui chuchotait ces mots dans l'oreille, ses lèvres effleuraient presque les abondants cheveux crépelés de Laurence, dont la poitrine gonflée se soulevait encore par moments. Elle subissait de plus en plus l'influence de cette voix caressante, de ces regards câlins fixés sur sa figure, et involontairement, comme fascinée, elle tournait la tête vers lui.

-c' est trop ! Murmura-t-elle, après m' avoir grondée, voilà que vous me faites trop de compliments.

-ce ne sont pas des compliments, c' est l' expression même de ma pensée la plus intime...

il avait à peine achevé, que sa tête se rapprocha encore, et lentement ses lèvres déposèrent deux baisers sur les yeux qui se tournaient pour lui sourire.

p95

Tout étourdie et troublée par cette lente caresse, elle ne protesta pas d'abord. Même sa tête se souleva, ses lèvres s' avancèrent comme attirées irrésistiblement vers celles de Xavier ; puis la réflexion lui revint comme un coup de foudre ; reprenant conscience d' elle-même, elle fut épouvantée de l' audace du jeune homme et de tout ce qu' elle avait permis. Alors, à la fois honteuse et grisée, rouge, les yeux voilés, elle se leva, repoussa les mains qui voulaient s' emparer des siennes, et, sans dire un mot, s' élançant vers la porte, elle disparut.

chapitre iii :

Xavier passa son après-midi à ruminer les impressions de la matinée. Sa vanité était flattée ; il avait touché le coeur d' une vraie femme du monde, élégante, coquette et toute pimpante dans sa fraîche beauté de dix-neuf ans.

En lui, le limon sensuel qui est au fond de toute créature humaine fermentait doucement à la tiède chaleur de ces préliminaires d' amour. étendu dans le fauteuil où s' était appuyée la tête de Laurence, il croyait respirer encore cette fine odeur de violette dont les vêtements de la jeune femme étaient imprégnés ; il fermait voluptueusement les yeux et revoyait tous les détails de la scène du matin.

Il n' essaya point ce jour-là de troubler de nouveau la solitude où Mme Lafrogne s' était renfermée. Il lui semblait de bon ton de se montrer tout d' abord généreux et réservé ; mais le lendemain il résolut de pousser plus avant ; après avoir procédé minutieusement à sa toilette, il prit sous son bras deux romans de Balzac afin de motiver sa visite, et se rendit chez la femme de son propriétaire.

Comme il traversait la cour, il rencontra Germain qui sortait du vestibule.

-vous alliez chez ma femme, monsieur Duprat ? Lui dit ce dernier ; inutile ! Vous ne la trouveriez pas... elle est partie hier pour Rembercourt.

Et comme, involontairement, à l' annonce de ce brusque départ, la figure du jeune homme s' était allongée :

-cela nous contrarie un peu, Hyacinthe et moi, continua Germain en bourrant sa pipe, parce que nous avons ici du travail qui nous retiendra jusqu' en juin, et que nous ne pourrons passer avec elle que les dimanches ; mais elle prétend qu' elle est souffrante et que l' air de la campagne lui fera du bien... vous savez, quand les femmes ont une idée, il n' y a pas à aller contre...

le jeune homme remonta chez lui fort désappointé.

Cet expédient dilatoire, imaginé par Laurence, dérangeait toutes ses combinaisons.

p98

Pourtant une réflexion vint mêler quelque douceur à l' amertume de sa déconvenue. - il fallait que Mme Lafrogne le redoutât bien fort pour avoir fui si rapidement ! Cette précipitation à s' éloigner donnait la mesure de la fascination qu' il avait exercée et marquait combien la jeune femme avait conscience de sa propre faiblesse.

Laurence avait eu peur, en effet. Comme beaucoup d' honnêtes femmes, elle pensait que l' amour platonique est une distraction parfaitement licite, où les maris n' ont rien à voir. Elle s' était bercée de l' espoir que l' amour de ce jeune homme, si sérieux et si bien élevé, planerait constamment dans des régions angéliques et immatérielles ; qu' entre eux la passion resterait pure, et que le désir des choses défendues, pareil à une hirondelle infatigable, volerait toujours au-dessus de leurs têtes sans jamais y poser son aile. -et la chute avait été si prompte ! Le vol idéal avait été si court ! -la jeune femme était fort irritée de ces deux impertinents baisers qui étaient si vite descendus sur ses yeux ; en même temps elle éprouvait une douceur non pareille à se les rappeler, ainsi que la musique caressante des paroles que Xavier lui murmurait à l' oreille. Comme elle avait une nature droite et répugnant à la duplicité, elle se trouvait mal à l' aise en face des deux honnêtes figures

p99

de Germain et d' Hyacinthe. Il lui semblait qu' on voyait sur son visage la trace des baisers de Xavier, et en présence des deux barbeaux elle n' osait plus penser à son séduisant et audacieux voisin.

Aussi saisit-elle le premier prétexte qui s' offrit pour s' enfuir à Rembercourt. Dans cette retraite heureusement située entre la rivière et un grand pan de forêt, Laurence croyait qu' elle serait à la fois plus protégée et plus libre. Elle n' aurait plus à craindre le voisinage

troublant des fenêtres de Xavier, elle pourrait penser à lui sans rougir devant Germain ; elle savourerait les prémices de la passion sans risquer de se laisser entraîner sur une pente dangereuse.

Cette innocente illusion ne fut pas de longue durée. Dès le surlendemain de son départ, Xavier Duprat devint un visiteur assidu des bois de Rembercourt. -au sortir du petit village de Fains, la colline boisée qui forme l'un des versants de la vallée s'avance comme un promontoire dans la plaine, dominant de ses futaies à pic l'eau tranquille d'un canal et les bâtiments de la ferme. Au point culminant du bois, une tranchée dévale brusquement en face de Rembercourt, et par cette éclaircie on peut, sans être vu, plonger comme à vol d'oiseau au-dessus des cours et des jardins.

p100

C'était là que Xavier venait s'installer chaque jour. étendu à l'ombre, il épiait tranquillement, du haut de cet observatoire, tout ce qui se passait à la ferme. Pour amuser ses yeux, pendant les longues heures où il faisait le guet, la vallée prodiguait les charmes de son opulente parure d'été. -les vergers, où déjà rougissait la cerise, étaient pleins d'oiseaux chanteurs ; les prés mûrs répandaient au soleil leur onduleuse et plantureuse verdure aux tons chauds, semés çà et là de taches blanches ou dorées ; entre les saules et les peupliers, la rivière luisait par place comme de l'argent fondu ; et de l'autre côté des prairies, les coteaux de Varney et de Bussy détachaient sur le bleu du ciel leurs vignes d'un vert phosphorescent. Au milieu de tout cela il y avait des envollements de pigeons aux ailes mélodieuses, de sonores claquements de fouet, des gloussements de volailles, et parfois le passage d'un train lancé à toute vapeur qui traversait la vallée avec un long sifflement. Mais Xavier Duprat, peu sensible au spectacle de la nature, n'était préoccupé que d'une chose : -le pavillon aux volets verts qui s'élevait à l'un des angles du mur de la ferme. Armé d'une lorgnette, il n'avait pour objectif que ce corps de logis, dont la blancheur ensoleillée tranchait sur les arbres du verger. Il espérait toujours que Laurence, lasse de sa

p101

réclusion, se laisserait tenter par l' ombre fraîche de la futaie voisine et qu' elle viendrait se promener sous bois.

Un jour, enfin, sa patience fut récompensée.

Il vit la jeune femme ouvrir la porte qui donnait sur la forêt, franchir rapidement le canal et disparaître derrière les arbres de la lisière. Leste comme un chevreuil, il dégringola le long de la coulée ombreuse, et comme Laurence gravissait le même chemin en sens opposé, à un brusque tournant elle se trouva soudain en face de Xavier Duprat.

Elle étouffa un cri de surprise, devint pourpre et resta immobile au pied d' un hêtre.

-pardon, madame, dit Xavier en saluant très bas, pardon de vous avoir effrayée. Croyez bien que, malgré les apparences, cette rencontre n' a rien de prémédité. Depuis une semaine, je me trouvais si seul chez moi, la vue de vos persiennes constamment closes me faisait si tristement sentir mon isolement, que j' ai voulu marcher au grand air. Un secret attrait m' a poussé de ce côté, mais j' étais loin d' avoir l' indiscrete pensée de troubler votre retraite... le hasard seul a tout fait.

Laurence crut de ce petit discours ce qu' elle voulut bien ; mais l' attitude du jeune homme était si pleine de respectueuse admiration, sa voix avait des inflexions si tendres, son air doux et soumis contrastait si fort avec les audaces

p102

de l' autre semaine, qu' elle pensa qu' un accès de rigorisme serait ridicule ; au lieu de rebrousser chemin, elle continua de marcher à côté de lui dans le sentier, juste assez large pour qu' on pût y passer deux de front en se frôlant un peu.

Xavier avait une langue dorée, et il ne laissa pas languir la conversation. Côte à côte, le bras effleurant le bras, ils suivaient lentement les petites sentes moussues : le soleil, tamisé par les hautes branches des hêtres, faisait pleuvoir des gouttes lumineuses sur l' herbe et sur les feuilles ; dans ce clair-obscur, çà et là, des ancolies bleues et de grands orchis tachetés dressaient leurs têtes fleuries, tandis qu' au coeur de la futaie les loriots brodaient

des vocalises flûtées sur la basse profonde des ramiers roucoulants.

Sans déclamation, avec une grâce aisée et une mélancolie adroitement mesurée, Xavier parlait de son isolement, de ce besoin d'intimité qui lui donnait parfois la nostalgie de la vie de famille. Il avait eu une enfance si heureuse près de sa mère qui l'adorait ! ... le futur substitut s'entendait à merveille à faire jouer les cordes du sentiment maternel et des joies familiales. Laurence l'écoutait avec une sympathie toujours croissante. La beauté de cet après-midi de juin ajoutait encore aux séductions du langage de l'amoureux, et pendant

p103

des heures la jeune femme resta sous le charme, si bien que le soleil était déjà bas quand elle songea à rentrer à la ferme. Il la reconduisit jusqu'à l'orée du bois, et lui arracha la promesse de se retrouver le lendemain au même endroit.

Elle y revint. Tous deux prenaient goût à cette école buissonnière en pleine forêt. Le beau temps, la délicieuse griserie de l'amour qui commence, la piquante saveur du fruit défendu, et surtout l'audace ingénue de la jeunesse, faisaient passer Laurence sur les périls de ces promenades clandestines. Quant à Xavier Duprat, ravi de la tournure que prenaient les choses, il se montrait délicat et réservé, se gardant bien de gêner sa situation par de trop brusques attaques. Il savait rester sage et respectueux. En garçon raffiné et prudent, il se sentait d'ailleurs peu de goût pour les *oarystis* en plein air qu'un garde malappris ou un bûcheron indiscret peut venir déranger. Il était semblable à un écolier qui a volé un beau fruit, et qui, le sachant bien en sécurité au fond de sa poche, se contente de le tâter du doigt de temps à autre, en se réservant de choisir son heure pour le savourer à son aise. Il calculait qu'une fois complètement maître de la volonté de Laurence, il lui serait facile de s'insinuer dans les bonnes grâces des deux barbeaux, qui étaient gens à mener par le nez.

p104

Il deviendrait alors l' ami de la maison, le commensal préféré, et, sans endommager sa réputation, sans compromettre son avenir, sans faire de scandale, il trouverait dans le confortable logis de la rue du bourg bon souper, bon gîte... et le reste.

Un incident malencontreux vint gêner cette aimable perspective. Jusque-là le beau temps avait favorisé les deux jeunes gens ; mais un après-midi, pendant qu' ils se promenaient sous bois, le ciel se brouilla et un soudain coup de tonnerre leur annonça un orage qui s' était formé à la sourdine. Ils étaient sur le versant qui descend vers Fains, et, par une éclaircie, ils virent tout à coup de gros nuages obscurcir la vallée. La rivière était toute noire ; de larges nappes de pluie poussées par le vent commençaient à cacher les collines sous d' épaisses buées grises, -ils ne pouvaient rester en plein bois, et ils coururent le long de la lisière, en quête d' un abri un peu plus imperméable que les branches des hêtres. Justement, au pied de la côte, il y avait une brasserie, bien connue des pêcheurs à la ligne, qui allaient s' y reposer auprès d' une chope, quand le poisson ne mordait pas. -Laurence et Xavier, toujours courant, se précipitèrent dans la *foulerie* qui formait une des dépendances de l' établissement, et là, cachés derrière les cuves, ils attendirent la fin de la bourrasque. Il faisait

p105

si noir dans ce bâtiment, uniquement éclairé par la porte cochère, qu' ils ne craignaient guère d' être reconnus. Au bout d' une demi-heure, les éclats de tonnerre devinrent plus sourds et plus lointains, la pluie diminua, et un rayon de soleil, perçant gaiement l' obscurité de la *foulerie*, annonça aux deux reclus qu' ils pouvaient reprendre la clef des champs. Comme ils quittaient leur refuge, juste sous le porche de la grand' porte, ils se jetèrent dans les jambes d' un quidam qui accourait en sens contraire, et qui, trempé jusqu' à l' échine, se hâtait d' entrer à la brasserie. Or, par une malheureuse chance, ce quidam n' était autre que Delphin Nivard.

Laurence le reconnut la première.

-courons, dit-elle tout bas à Xavier, c' est M Nivard !

Ils s' éloignèrent rapidement. Quand ils furent à cent mètres :

-êtes-vous sûre que ce soit lui ? Demanda Xavier.

-je le crois, répondit-elle, car il doit dîner ce soir à la ferme avec Hyacinthe et M Lafrogne.

Xavier Duprat se retourna d' un air inquiet vers la brasserie. C' était bien Nivard, en effet. Il était revenu sur ses pas, et, planté sur le seuil de la porte cochère, la main en abat-jour sur ses yeux, il paraissait lorgner, à travers

p106

les dernières buées de l' orage, le couple qui s' éloignait.

-voilà qui est fâcheux ! Murmura Xavier Duprat, dont la figure s' assombrit.

Laurence était tout aussi inquiète que son compagnon ; mais, le voyant tourmenté, elle voulut le rassurer.

-bah ! Reprit-elle, il ne nous a vus que de dos et il a de mauvais yeux. Je vais vite rentrer à Rembercourt où je changerai de robe et de coiffure avant qu' il arrive, cela le déroutera. Soyez demain à l' entrée du bois, et je vous conterai comment les choses se seront passées...

ils se quittèrent là-dessus. -le lendemain, dès trois heures de l' après-midi, Xavier attendait Mme Lafrogne au rendez-vous indiqué.

Le même jour, vers deux heures, les employés du bureau de Nivard furent fort étonnés de voir leur chef de file enlever ses manches de lustrine, brosser son chapeau et quitter son fauteuil de cuir. Delphin Nivard était un modèle d' assiduité, et sa conduite était tellement anormale qu' elle stupéfia tous les plumitifs de sa division. Le chef de bureau enfila une rue détournée et, longeant les bords du canal, prit à son tour la direction de la ferme. C' était le chemin le plus long, mais aussi le moins fréquenté. Il arriva ainsi, masqué par les arbres, jusqu' à la lisière inférieure de la forêt, et là, sautant dans le taillis avec l' agilité d' un chat

p107

sauvage et l' adresse d' un braconnier, il chemina sans bruit sous la feuillée jusqu' en vue de

Rembercourt.

Trois heures et demie venaient de sonner à l'église de Fains quand Laurence quitta la ferme et s'engagea dans le sentier où l'attendait le jeune Duprat.

-eh bien ? Demanda-t-il en scrutant d'un regard de juge d'instruction la figure un peu pâlie de la jeune femme.

-rassurez-vous, répondit-elle, je crois que Nivard ne se doute de rien. Quand il est arrivé pour dîner, je m'étais métamorphosée des pieds à la tête ; il n'a point paru me soupçonner, et il n'a pas soufflé mot de sa rencontre...

étant donné l'homme, s'il eût eu le moindre soupçon, il me l'aurait fait entendre par quelque allusion méchante, car il ne m'aime pas, et il n'aurait pas été fâché de me jouer un tour.

-n'importe, reprit Xavier d'un ton bref, ces promenades en plein air sont imprudentes, et il faut y renoncer.

Elle lui jeta un coup d'oeil surpris et attristé.

-soit ! Murmura-t-elle, puisque vous le désirez.

-c'est dans votre intérêt ! Soupira-t-il avec un accent d'hypocrite abnégation.

Elle secoua les épaules et fit une moue peu résignée.

-d'ailleurs, insinua-t-il doucement, il me

p108

semble qu'il y a un autre moyen de nous voir..., un moyen plus simple et moins périlleux.

-lequel ?

-vous êtes seule le soir presque toute la semaine : qui vous empêche de me recevoir à Rembercourt ?

-c'est impossible ! Que penseraient les fermiers et les domestiques ?

-votre pavillon est séparé de la ferme par les jardins, et tous ces gens-là se couchent comme les poules, sitôt la nuit venue.

-je ne suis pas seule, j'ai avec moi Marianne.

-votre femme de chambre ? ... elle loge dans les combles et vous au rez-de-chaussée...

vous pourriez vous débarrasser d'elle de bonne heure, et, si vous laissiez ouverte la porte du bois, il me serait facile d'entrer chez vous, à la nuit close...

-je ne ferai jamais cela ! Interrompit-elle avec véhémence, ce serait mal.

-le mal gît surtout dans le scandale, répliqua-t-il d'un ton coupant et dur qu'elle ne lui

connaissait pas encore ; plutôt que de vous exposer aux médisances du public, dans ces courses à travers les chemins, j' estime qu' il vaut mieux renoncer à nous voir. Elle baissa la tête et resta un moment silencieuse. -non, murmura-t-elle enfin, comme si elle

p109

se répondait à elle-même, je ne puis pas vous faire entrer clandestinement à Rembercourt... prêter les mains à une pareille chose, ce serait de ma part une sorte de trahison. -aimez-vous mieux que j' y entre en escaladant le mur ? Demanda-t-il d' un air ironique. Elle eut la naïveté de prendre cette bravade au sérieux. -ne vous en avisez pas ! S' exclama-t-elle effrayée, on lâche les chiens à la nuit, et ils vous sauteraient à la gorge ! Il vit tout le parti qu' il pouvait tirer de cette crédule appréhension, et, poursuivant d' un ton résolu : -j' en ferai l' essai dès demain soir à neuf heures, dit-il, n' en déplaise aux molosses de M Lafrogne. -mais c' est une folie ! S' écria-t-elle en joignant les mains, vous perdez la tête, monsieur. -je vous jure que je suis parfaitement de sang-froid... j' escaladerai demain la muraille, à moins que vous ne préfériez m' ouvrir la porte du bois. -c' est impossible. -c' est votre dernier mot ? ... à demain donc, et il en adviendra ce qu' il plaira à Dieu. D' un air offensé, il la quitta brusquement, remonta le sentier et disparut avant qu' elle pût ajouter une parole.

p110

chapitre iv :

vers une heure de relevée, les deux barbeaux travaillaient dans leur petit bureau poudreux, orné d' échantillons de bois de teinture, de registres à dos verdâtre et de factures embrochées dans des tiges de fer. Il faisait très chaud : par la fenêtre ouverte où grimpaient, en guise de jalousies, des capucines et des

volubilis, on entendait le bourdonnement sourd des mouches à miel dans les banquettes de balsamines, et, par moments, des bouffées d' air tiède apportaient du fond de la cour des émanations poivrées de gingembre et de noix muscade.

Hyacinthe, perché sur un tabouret, les

p111

jambes de son pantalon soigneusement remontées, afin que l' étoffe ne prît point de faux plis aux genoux, transcrivait des factures sur son livre-journal, et, entre les barreaux du tabouret, on apercevait ses chevilles maigres, chaussées de bas gris. Germain, la pipe entre les dents, décachetait un supplément de courrier que venait d' apporter le facteur de midi.

Au milieu de ces dépêches commerciales sur papier bleu, une lettre timbrée de Villotte attira son attention. Dans une petite ville, il est rare qu' on emploie la poste pour communiquer avec ses voisins. La suscription de l' enveloppe portait le nom de Germain Lafrogne, écrit d' une main d' écolier inexpérimenté. Le cadet des barbeaux déchira le cachet et se mit à lire. Tout à coup il posa brusquement sa pipe sur la table et poussa une exclamation qui fit tourner la tête à Hyacinthe. Germain était pâle et ses mains tremblaient.

-qu' y a-t-il, cadet ? Demanda l' autre étonné.

Germain tendit la lettre à son frère.

-tiens, voici ce qu' on m' écrit, murmura-t-il d' une voix altérée.

Hyacinthe lut à son tour la lettre, qui était ainsi conçue :

" on engage M Germain Lafrogne à se défier de son locataire, qui rôde beaucoup trop souvent du côté de Rembercourt. Du reste,

p112

s' il veut savoir pourquoi sa femme était si pressée de s' installer à la ferme, et s' il veut être édifié sur les rapports de cette dernière avec M Duprat, il n' a qu' à se trouver ce soir même à Rembercourt, à la nuit tombante. à bon entendeur, salut. "

-c' est une infamie ! S' exclama Hyacinthe.

-oui, celui qui a lancé ce billet a visé juste... cela m' a donné comme un coup de couteau au coeur.
-voyons, reprit l' aîné d' un ton qui voulait être rassurant, je pense que tu ne vas pas croire à une dénonciation anonyme ?
-je voudrais n' y pas croire... mais quel intérêt aurait-on à m' écrire cela ? ... nous n' avons pas d' ennemis.
-nous avons des envieux... et puis, il y a tant de mauvais plaisants.
-on ne risque pas de pareilles plaisanteries, dit Germain d' un air sombre, en allant fermer la fenêtre... depuis que j' ai lu ce papier, il m' est venu un tas de réflexions que je n' avais jamais faites et qui me frappent tout d' un coup... Laurence est jeune, et j' ai le double de son âge ; elle aime le plaisir, et nous ne sommes pas amusants ; enfin je suis un ours, et ce monsieur de là-haut est un joli coeur...
-un garçon si réservé, si pieux ! ... je ne peux pas croire qu' il soit capable d' une pareille noirceur !

p113

-tu ne connais pas le monde, Hyacinthe, tu juges toujours les autres d' après toi... vois-tu, nous n' entendons rien aux femmes, ni l' un ni l' autre... ah ! Nom d' une balle, s' écria-t-il en se rasseyant, je voudrais déjà être à ce soir... je souffre trop !
-tu iras là-bas ?
-tu le demandes ? Repartit Germain d' une voix amère et irritée.
-écoute, cadet ! Reprit le brave Hyacinthe après avoir médité un moment, veux-tu un bon conseil ? Pars tout de suite pour Rembercourt. Si cette accusation a quelque fondement, il vaut mieux prévenir le mal que d' avoir à le punir. Ta présence empêchera ta femme de commettre une faute, et la sauvera peut-être.
-non, répliqua nettement Germain, maintenant que le soupçon m' est entré dans la cervelle, un pareil expédient ne me l' enlèverait pas... en supposant que je trouve Laurence tranquille dans son jardin et que rien ne se passe ce soir, je me dirais toujours : " si je n' étais pas arrivé, que se serait-il passé ? " et je serais continuellement tourmenté par un doute ; non, dussé-je en crever, j' attendrai jusqu' à la nuit, je me fauflerai là-bas sans être

vu... et j' en aurai le coeur net.
-alors tu m' emmèneras avec toi.
-viens, si tu veux... maintenant reprenons
notre besogne et patientons !

p114

Ils reprirent leurs écritures ; mais ni l' un ni l' autre n' avaient grand goût au travail. Les chiffres s' enchevêtraient devant leurs yeux, et leur esprit était ailleurs. Les heures se traînèrent lentes, silencieuses, interminables. Ils entendirent Xavier Duprat rentrer dans son appartement et s' installer à son bureau. Hyacinthe fit un geste éloquent, en montrant le plafond comme pour dire : -" tu vois bien, il reste chez lui, et on le calomnie. " -à quoi Germain répondit par un haussement d' épaules. Le soleil glissa petit à petit le long des capucines en fleurs, remonta au premier étage, puis s' envola au faite du toit. Dans la cour moins lumineuse, où flottaient toujours d' aromatiques senteurs d' épices, le bourdonnement des abeilles s' apaisa ; puis Catherinette vint annoncer que le dîner était prêt. Ils mangèrent tous deux du bout des dents ; ils essayaient de se forcer, mais la nourriture s' arrêtait dans leur gosier, et ils restèrent accoudés sur la table, sans mot dire, auprès du dessert intact, jusqu' au moment où le crépuscule assombrit les panneaux de chêne de la salle.

-allons, murmura Lafrogne cadet en se coiffant de son feutre, il est temps... nous prendrons la route des romains.

Ils sortirent par la rue du bourg, enfilèrent des ruelles détournées et s' enfoncèrent dans le chemin qui longe les vignes de chanteraine.

p115

Ils firent le trajet sans prononcer un mot. La nuit était tout à fait venue, une nuit sans lune, propice aux rendez-vous amoureux. Quand ils furent en vue de Rembercourt, au lieu de suivre la route, ils contournèrent les murs de la ferme et s' engagèrent dans les prés. Il y avait du côté de la rivière une petite porte dont Germain avait gardé la clef. C' est par là qu' ils pénétrèrent dans l' enclos, où tout semblait

assoupi et où l' on n' entendait que le chant nocturne des grillons dont le vague bourdonnement semblait être la respiration sourde des champs endormis.

Pendant ce temps, le calme était loin de régner dans l' appartement de Laurence. Derrière les persiennes closes, deux voix y troublaient le silence de la nuit : l' une, tour à tour irritée et suppliante ; l' autre virile, insinuante, et dont les intonations ressemblaient fort à celle de M Duprat.

C' était Xavier, en effet, que Laurence avait eu l' étourderie de recevoir chez elle. Craignant qu' il ne recourût à une escalade, comme il l' en avait menacée, elle n' avait pas osé fermer la porte du bois ; à la nuit close, dès qu' il avait été certain que la femme de chambre s' était retirée, Duprat s' était hâté de pénétrer dans la pièce du rez-de-chaussée où la lueur d' une lampe lui faisait supposer que Mme Lafrogne devait se trouver. Une fois établi dans la place,

p116

il s' était promis de n' en point sortir de sitôt ; estimant que cette chambre confortable et coquette était un séjour préférable aux humides talus de la forêt, il usait de son éloquence la plus persuasive pour obtenir la permission d' y rester. Il avait posé sans façon son chapeau sur un meuble et demeurait impassible devant la jeune femme qui le suppliait de s' éloigner.

-soyez raisonnable, lui disait-elle, -et pour plus de précaution elle avait mis entre elle et lui un grand fauteuil derrière le dossier duquel elle s' appuyait comme pour s' en faire un rempart, -je vous ai donné une preuve de confiance en vous laissant entrer, ne me forcez pas à m' en repentir, et quittez-moi.

-vous êtes cruelle, madame, répliquait-il d' un ton à la fois hardi et câlin ; après m' avoir conduit au seuil de la terre promise, vous voulez que je me contente de l' avoir entrevue...

vous me croyez plus héroïque que je ne suis.

-je vous crois un homme d' honneur, trop bien élevé et trop respectueux pour rester chez une femme malgré elle.

-l' amour n' est pas respectueux à ce point, et je vous aime trop passionnément pour ne point passer par-dessus les bienséances vulgaires... j' ajouterai, continua-t-il avec une légère nuance d' ironie, qu' en venant vous-même

un matin chez moi vous m' avez montré clairement
que la sympathie nous fait souvent sauter

p117

à pieds joints par-dessus les convenances mondaines.

-si j' ai été étourdie, murmura-t-elle en
rougissant, c' est peu généreux de me le rappeler
et surtout d' en abuser.

-pardon, mais êtes-vous généreuse, à votre
tour, en détruisant brusquement une espérance
que vous avez été la première à faire naître ?

-quelle espérance ? S' écria-t-elle irritée ;
expliquez-vous, je ne vous comprends pas !

-si j' ai été assez hardi pour espérer,
poursuivit-il, n' y ai-je pas été encouragé tout
d' abord ? ... il y a des regards qui sont presque
une promesse d' amour, et j' ai cru voir ces
regards-là tomber de vos yeux sur moi. Au fond
de ma solitude, je vous aimais silencieusement
et sans espoir ; mais permettez-moi de vous le
rappeler, c' est vous qui m' avez poussé à sortir
de ma réserve, et ce qui n' est pas généreux,
c' est de rejeter mon amour, après m' avoir laissé
croire que vous m' aimiez.

Si peu délicat que fût ce reproche, il tombait
juste et ne laissait pas d' embarrasser la jeune
femme. Pliant la tête sous les arguments que
lui lançait Xavier, elle sentait trop combien la
lutte était inégale ; pourtant elle ne voulait pas
faiblir, et elle essayait de se débattre contre
les dangereuses conséquences de ses précédentes
étourderies.

-j' ai été légère, c' est possible ! S' exclama-t-elle

p118

les larmes aux yeux, j' étais aveugle, mais
tout ce que vous me dites me rend plus clairvoyante,
et je ne veux plus encourir le même reproche.

-c' est un peu tard, murmura-t-il en souriant
doucement et en se rapprochant du fauteuil.

-non, monsieur, dit Laurence en se rencognant
de plus en plus entre le mur et le meuble qui
la protégeait ; si vous ne vous retirez pas
de bon gré, je vous jure que je vais appeler
Marianne !

-vous ne ferez pas cela, repartit Xavier
d' un ton calme. à quoi bon ? Personne ne croirait

que j' ai pu entrer ici sans votre consentement ;
ma présence à une pareille heure ne s' expliquerait
que par une complaisance de votre part, et un
esclandre me compromettrait sans vous excuser.
Cette impitoyable logique accablait Laurence ;
elle se sentait à la merci de cet homme ; il la
tenait déjà moralement entre ses mains, et sa
force de résistance commençait à s' épuiser.
-ah ! Balbutia-t-elle désespérée, ce n' est
pas d' un galant homme, ce que vous faites là,
c' est de la lâcheté !
-non, reprit-il, mais cette fois avec une
voix pleine d' inflexions caressantes ; non, c' est
de l' amour..., l' amour le plus fervent et le plus
passionné ! ... pourquoi êtes-vous si ineffablement
belle ? C' est votre beauté qui me trouble

p119

et me fait tout oublier. Ne soyez pas cruelle,
laissez-moi vous adorer à genoux ! Je vous
promets un amour brûlant, discret, religieusement
fidèle. Je mettrai à vos pieds tout mon
dévouement, toute ma jeunesse ; vous serez la
reine de mon coeur, la souveraine de mes pensées.
Je vous donnerai le bonheur que vous rêviez,
que vous n' avez pas trouvé, et personne
n' en saura rien... rendez-moi votre confiance,
permettez-moi de vous aimer et de vous servir !
Tout en parlant, il s' était mis à genoux devant
la jeune femme et s' était assez rapproché
pour effleurer les plis de sa robe. Il s' efforçait
de s' emparer de ses mains qu' elle lui refusait
encore, mais déjà plus faiblement. énervée,
fascinée et tremblante, elle voyait venir le
moment où elle ne pourrait plus se défendre
contre cette étreinte qui allait l' envelopper.
Tout à coup le sable du jardin cria sous des
pas rapides. Xavier, interdit, se remit d' un
bond sur ses pieds...
-Sultan ! Médor ! ... ici ! S' exclamait Germain
d' une voix éclatante.
-mon mari ! ... je suis perdue ! Murmura
Laurence en s' appuyant contre la muraille
pour ne pas tomber.
Déjà on ouvrait la porte du pavillon. M Duprat,
blême, effaré, s' élança vers la fenêtre, et,
poussant les persiennes, il allait sauter dans le
jardin, quand devant lui se dressa la longue

p120

figure d' Hyacinthe, flanqué des deux chiens de garde qui grognaient d' une façon significative.

-on ne passe pas ! Dit flegmatiquement le frère aîné, rentrez !

Xavier recula, la tête perdue, et se trouva face à face avec Germain, qui venait d' ouvrir la porte de la chambre.

Les yeux du mari, fouillant l' intérieur de la pièce, se fixèrent d' abord sur Laurence, debout entre le mur et le fauteuil dont elle s' était fait un rempart, puis ils tombèrent sur Duprat, qui reculait devant Hyacinthe comme devant un spectre.

D' un bond Germain s' élança sur l' apprenti magistrat, et l' empoignant rudement par son col et sa cravate, il lui lança d' une voix sourde l' une des plus méprisantes injures du vocabulaire meusien : - *malabre !*

-pas de violence, monsieur, balbutia Duprat ; je me soumetts à tout, mais ne me brutalisez pas ? Avec ses regards terrifiés, sa pâleur de noyé, il était piteux ; son corps tremblait, sa voix était devenue rauque. Germain regarda en face ce grand garçon à l' apparence robuste, que la frayeur rendait tout à coup plus débile qu' une vieille femme ; il en eut pitié et, retrouvant son sang-froid à mesure que l' autre devenait de plus en plus épeuré, il se borna à secouer vertement son perfide locataire, et à le jeter sur

p121

un fauteuil où Duprat s' affaissa comme un paquet de linge mouillé.

-je ne veux pas d' esclandre ici, dit le mari de Laurence, et je ne toucherai pas à votre peau ! -il alla fermer la porte qui était restée entr' ouverte. -écoutez-moi bien, reprit-il d' une voix basse et lente, je pourrais vous saigner comme un poulet... vous savez aussi bien que moi que vos tribunaux n' auraient rien à me faire... mais vous ne valez pas même un coup de poing ! Vous allez sortir d' ici ; arrangez-vous pour que je ne vous retrouve pas demain à Villotte, car si jamais je vous rencontre dans mon chemin, il n' y aura pas de lois qui tiennent, et je vous décarcasserai, aussi vrai qu' il y a un Dieu ! ... maintenant filez...

Hyacinthe, reconduis-le !

M Duprat s' était hâté de se lever, et les jambes chancelantes, le dos voûté, les yeux à

terre, tête nue et les cheveux en désordre, il se dirigeait vers la porte, sans oser regarder Laurence.

-vous oubliez votre chapeau ! Lui dit Germain d' un ton tranquillement dédaigneux.

Il se retourna craintivement, s' empara de sa coiffure avec un geste oblique et rapide, et ouvrit la porte en tâtonnant. Tandis qu' il disparaissait dans le corridor, Germain, les bras croisés, la face tournée vers la porte, montrait sa solide carrure, son buste énergique et sa

p122

tête chevelue à Laurence, qui avait assisté comme une statue à ce brusque dénouement. Quelles que fussent ses angoisses et ses terreurs personnelles, la jeune femme ne pouvait s' empêcher d' admirer ce rude chasseur, si contenu dans sa force, si maître de lui et si digne dans les moments les plus terribles. Elle le comparait involontairement au triste amoureux dont elle entendait encore les pas chancelants au fond du jardin, à ce phraseur couard qu' elle avait eu la faiblesse de prendre pour un héros de roman. Elle méprisait Xavier, la honte et le dégoût la prenaient en songeant que cet homme avait posé ses lèvres sur son visage. En un clin d' oeil, le ridicule venait de tuer son amour coupable.

On distingua le bruit de la petite porte qu' Hyacinthe verrouillait. Germain alors rentra dans la chambre et se retourna vers sa femme, qui attendait avec un horrible battement de coeur l' explosion de la colère du mari outragé. -rassurez-vous, dit-il d' une voix très calme, je ne vous adresserai ni reproches ni gros mots. C' est inutile, je ne veux pas de scandale. Pour l' honneur de notre famille, il ne faut pas qu' on puisse clabauder sur notre compte. Nous sauverons les apparences ; mais vous comprenez qu' il n' y a plus entre nous d' intimité ni de confiance possibles. Nous serons séparés de fait, voilà tout... je m' arrangerai pour demeurer

p123

ici le plus souvent ; vous, vous resterez dans notre maison de Villotte et je veillerai à

ce que vous ne manquiez de rien...

Laurence fit un geste comme pour protester, mais il ne lui laissa pas le temps de l' interrompre et continua résolûment :

-je le veux, et c' est bien le moins que vous m' obéissiez... vous habiterez Villotte ; Hyacinthe vous y ramènera demain... je n' ai rien de plus à vous dire.

Il tourna le bouton de la porte et sortit sans même regarder sa femme. Celle-ci avait repoussé le fauteuil placé devant elle et s' était avancée vers son mari. Elle voulait se jeter à ses pieds, implorer son pardon, le prier d' écouter l' aveu de sa honte et de son repentir.

-monsieur ! S' écria-t-elle d' une voix suppliante... mais il ne fit pas mine de l' entendre ; il causait avec Hyacinthe dans le couloir. Peu après, il ferma la porte d' entrée, puis il monta avec son frère au premier étage, et toute la maison retomba dans un profond silence, interrompu seulement par le ruissellement lointain de la rivière et le bourdonnement tremblotant des grillons dans le jardin.

p124

chapitre v :

la maison des deux barbeaux redevint plus mélancolique, plus silencieuse et plus solitaire qu' au temps de Mlle Lénette. Les persiennes des fenêtres donnant sur la rue du bourg restaient hermétiquement closes, sauf pendant deux heures, le samedi, quand Catherinette époussetait les meubles et cirait l' appartement. La porte d' entrée ne s' ouvrait pas deux fois le jour. L' intérieur, où les tapis amortissaient le bruit des pas, avait l' aspect demi-obscur et la taciturnité d' un cloître : on s' y parlait qu' à voix basse, comme dans une église.

M Xavier Duprat, en garçon prudent, n' avait pas attendu au lendemain pour déguerpir. Dans

p125

la nuit même, il avait pris le premier train partant pour Metz. Une fois en sûreté dans le sein de sa famille, il avait prétexté une subite maladie, et, ayant sollicité de son procureur un congé illimité, il avait chargé un collègue

d' enlever du logis Lafrogne ses livres et ses effets mobiliers. Huit jours après, Germain, ayant fait nettoyer le logement vacant, y avait transporté ses hardes et ses papiers. C' était là qu' il couchait lorsqu' une affaire imprévue le retenait à Villotte ; le reste du temps, il vivait à la ferme.

Quant à Laurence, elle menait une existence de recluse et de pénitente. Son premier soin avait été de congédier sa femme de chambre et de se contenter du service de Catherinette. Puis elle avait opéré une réforme dans sa garde-robe ; adieu les toilettes pimpantes, les noeuds de rubans et de dentelles, tous les raffinements de coquetterie qu' elle prenait plaisir à inventer. Elle avait revêtu une simple robe de laine noire montante, et elle avait serré ses bijoux dans leurs écrins. Les meubles du boudoir et du salon avaient été ensevelis sous des housses, les cuivres et les lustres de cristal de roche dormaient emprisonnés dans de la gaze. Elle n' habitait plus que sa chambre à coucher, où un portrait de la tante Lénette, un vieux pastel aux couleurs demi-effacées, lui jetait soir et matin un regard réprobateur. Elle ne voyait

p126

personne, si ce n' est, aux heures des repas, le méthodique Hyacinthe, qui venait mélancoliquement s' asseoir en face de sa belle-soeur.

Ils se parlaient peu, sauf en présence de Catherinette ; mais, quand ils se trouvaient en tête-à-tête, l' aîné des barbeaux devenait muet comme l' un des poissons de son enseigne. Il mangeait, le nez dans son assiette ; quand parfois Laurence levait les yeux vers lui d' un air suppliant et qu' il pressentait qu' elle voulait faire appel à sa miséricorde, il détournait la tête et entamait une conversation intime avec le chat de la maison qui lui frôlait les jambes. Laurence n' osait insister ; elle comprenait qu' elle avait en Hyacinthe un juge indigné, et d' autant plus rancunier qu' il avait été le dernier à la croire coupable. Après le dessert, Hyacinthe, repliant minutieusement sa serviette dans les plis, se levait, allait frapper deux ou trois petits coups secs sur le baromètre, en murmurant : " il pleuvra demain, " ou : " le temps est au beau, " puis il poussait un gros soupir et s' esquivait sans bruit, comme il était entré. Germain n' assistait à ces repas que rarement,

les soirs où il était forcé de coucher à Villotte, et alors le dîner était encore plus lugubre. Laurence n' osait ni lever les yeux ni remuer, et si, par distraction, son mari lui adressait la parole, elle croyait deviner dans chaque mot une intention amère ou méprisante. Lorsqu' il

p127

lui arriva pour la première fois de partager le souper de famille, Germain resta sombre et taciturne jusqu' à ce qu' on eut desservi ; mais, au moment de se lever, il dit à Laurence sans la regarder :

-on a donc renvoyé Marianne ?

-oui, monsieur, murmura-t-elle ; c' était une dépense inutile, j' ai voulu m' habituer à me servir moi-même.

-en effet, répliqua-t-il d' un ton sarcastique, cette fille ne pouvait plus vous être utile, maintenant... je comprends !

Elle crut qu' il insinuait que Marianne lui avait servi de complice à Rembercourt, et elle voulut protester, mais il lui ferma la bouche par un : -" c' est bien ! " très sec, et il sortit avec Hyacinthe.

Ces coups de boutoir de Germain étaient pour elle la pire des tortures. Elle sentait qu' il la jugeait plus coupable qu' elle ne l' était en réalité, et qu' il avait pour elle un mépris dédaigneux. Parfois, humiliée et endolorie, elle voulait l' aller trouver et tenter de se justifier ; puis elle prenait peur, elle savait d' avance que, rien qu' en entendant sa parole rude et ironique, elle se troublerait et n' arriverait qu' à gêner davantage la situation. Elle préférait se taire et attendre. Elle craignait, en provoquant une explication, de perdre sa dernière espérance, et elle tenait tant à la conserver !

p128

Elle y tenait, non par intérêt ou par amour-propre, -mais par suite d' un sentiment d' une nature plus mystérieuse et plus tendre. Elle voulait reconquérir l' estime de Germain, tout simplement parce qu' elle commençait à aimer son mari.

Oui, Laurence aimait Germain Lafrogne. Le

labyrinthe du coeur féminin, si compliqué et si plein de routes enchevêtrées, a de ces tournants étranges et de ces surprises merveilleuses. Les femmes subissent irrésistiblement l'attrait de la force, et, comme Madame Sganarelle, " il leur plaît d' être battues. " celui qui veut gagner leur tendresse doit les battre moralement ou physiquement, selon leur position et leurs habitudes sociales.

Du moment où Laurence avait vu Xavier pâlir et trembler sous le regard de son mari, elle n' avait plus eu que du mépris pour ce lamentable amoureux, et du même coup son admiration pour Germain était née. L' idole primitivement adorée avait été brisée ; mais, en même temps, un dieu plus imposant s' était dressé à la même place sur un piédestal tout neuf, comme dans les évolutions de la mythologie antique. Le sang-froid dont Germain avait fait preuve, la façon dont il avait su vaincre sa colère, la sauvage grandeur avec laquelle il avait congédié le coupable et la magnanimité hautaine avec laquelle il avait traité Laurence,

p129

tout cela avait fortement frappé la jeune femme. Loin de le trouver ridicule maintenant, elle le regardait avec une sorte de crainte tendre qui est le commencement de l' amour. La rusticité du farouche chasseur avait même à ses yeux une âpre couleur de réalité qu' elle trouvait plus belle que toutes les sentimentalités romanesques dont elle avait jadis peuplé son imagination. Elle était maîtrisée par cet homme fort et elle souffrait cruellement de l' avoir offensé. Se réhabiliter dans le coeur de son mari était son unique désir. Mais comment arriver à le convaincre et à se disculper ? Comment détruire les préventions de Germain, quand toutes les apparences étaient contre elle, et quand celui qui aurait pu plaider sa cause, quand Hyacinthe lui-même la tenait en suspicion ? ... elle voulut du moins montrer aux deux frères qu' elle n' était point la femme frivole qu' on supposait, et qu' elle pouvait devenir aussi sérieuse, aussi bonne ménagère que la tante Lénette. Elle se fit initier aux détails du ménage par Catherinette ; la maison fut tenue avec une stricte économie, et, comme au bon temps d' autrefois, les deux barbeaux trouvèrent leur linge en ordre et leurs vêtements d' hiver et

d' été préparés à point. Parfois elle s' enfermait dans sa chambre, en tête-à-tête avec le pastel de la tante Lénette, et elle demandait à l' image fanée de la vieille fille de lui inspirer les

p130

moyens de reconquérir Germain ; mais les traits de la défunte restaient rechignés et impassibles, et ses sévères yeux gris semblaient dire à l' infortunée pénitente : " je n' ai pas confiance ! "

un jour, en furetant dans un secrétaire fermé depuis la mort de la tante, elle trouva un registre manuscrit, aux feuillets de papier verdâtre, couverts d' une grosse écriture. C' était ce que nos pères appelaient leur *livre de raison*, le memorandum où ils consignaient à la fois leur dépense et les événements de la vie domestique. Toute l' existence patriarcale des Thoiré et des Lafrogne y était relatée naïvement et au jour le jour, jusqu' à l' heure où Mlle Lénette avait cessé d' écrire. La vie passée de Germain s' y déroulait depuis l' heure de son baptême. Laurence parcourut ces longues colonnes de comptes, avec l' intérêt qu' elle avait mis jadis à dévorer *Valentine*. il lui semblait qu' elle entrait ainsi intimement dans la vie de son mari, et l' animation qu' elle apportait à cette lecture rétrospective montrait mieux que tout ce qu' on pourrait dire, combien elle était possédée par le désir de mêler désormais ses pensées et ses émotions à celles de Germain. Il restait encore beaucoup de pages blanches sur le registre. Laurence le serra dans son pupitre, et à partir de ce moment elle y inscrivit les dépenses de la maison.

p131

Elle sortait peu. On ne la voyait guère que les dimanches à l' église, à la messe de neuf heures. Naturellement la ville s' était préoccupée des changements survenus dans la maison des deux barbeaux, on avait flairé quelque drame intime et on avait beaucoup glosé sur l' étrange façon de vivre des deux époux. Delphin Nivard seul aurait pu donner des éclaircissements sur ce mystère ; mais comme il ne se sentait

pas la conscience nette et comme il ne se souciait pas de renouveler connaissance avec la rude poigne de Germain, il avait mis une martingale à sa langue et se contentait de savourer en son par-dedans le mal qu' il avait fait. De guerre lasse, les curieux avaient renoncé à chercher la clef de l' énigme, et quand le hasard de la conversation amenait Mme Lafrogne sur le tapis, on se bornait à hausser les épaules. -" elle a une maladie noire, disaient les commères, c' est bien triste pour son mari. " et on s' en tenait là.

Une maladie noire, en effet. à mesure que les mois se passaient, la jeune femme perdait courage et patience. Dans le plein éclat de ses vingt ans, un deuil intérieur assombrissait pour elle les plus claires journées de soleil et les plus belles fêtes de l' été. Elle se disait que son printemps était manqué, et elle se comparait mentalement à un arbre fruitier en fleurs atteint mortellement par la gelée d' une nuit de

p132

mars. -tout était admirablement préparé : les étamines d' or se pressaient tendrement autour du pistil vert ; le vent du nord avait soufflé et avait tout perdu. Les corolles blanches restaient encore sur les branches, mais un petit point noir marquait la place du pistil brûlé par la gelée. -Laurence se trouvait plus misérable encore que cet arbre malchanceux, car elle savait que si sa vie était manquée, c' était par sa faute.

Pendant un temps elle s' était flattée de l' espoir que son changement de vie et son dévouement pour la maison attendraient le coeur du maître et que, jugeant la pénitence assez longue, il s' adoucissait jusqu' à pardonner. Maintenant elle commençait à désespérer. Il y avait bientôt un an que durait cette situation, on touchait presque à l' anniversaire de la fatale scène, et rien n' indiquait que Germain fût disposé à l' indulgence. Il employait ses journées à surveiller la ferme de Rembercourt ou à faire des chasses enragées à travers bois. Lorsqu' il apparaissait à Villotte, Laurence l' apercevait à peine. De temps à autre seulement, quand elle avait le dos tourné, il lui jetait à la dérobée des regards en dessous, moitié tristes, moitié soupçonneux ; ou bien, à table, il avait parfois de brusques accès de toux, comme s' il eût voulu

étouffer un soupir ou une émotion qui lui montait à la gorge. Le plus souvent, il se retirait

p133

de bonne heure dans le logement jadis occupé par Duprat, et il en partait dès l' aube.

Pour l' entrevoir, Laurence se levait de grand matin, et, cachée derrière ses rideaux, elle épiait son réveil ; elle le suivait des yeux tandis qu' il procédait à sa rapide toilette de chasseur, le cou nu, la chemise entr' ouverte, la poitrine à l' air. La vie active l' avait conservé jeune, il n' y avait pas un fil d' argent dans sa barbe ni dans ses cheveux, ses yeux bruns brillaient d' un éclat viril sous ses gros sourcils noirs, et Laurence le trouvait beau.

Si en apparence Germain restait impitoyable, du moins Hyacinthe s' était adouci. L' aîné des barbeaux rendait justice aux efforts de sa belle-soeur. Comme il était d' un naturel compatissant, il la plaignait tout bas, et un soir que Lafrogne jeune avait soupé à Villotte, il l' entreprit à ce sujet :

-cadet, lui dit-il en le reconduisant dans sa chambre, tu es bien dur pour Laurence. Je t' assure que la pauvre femme a du bon et qu' elle s' est fort amendée... il ne faut pas vouloir la mort du pécheur, et une âme chrétienne doit savoir pardonner.

-je ne suis pas une âme chrétienne, répliqua rudement Germain, je suis un mari indignement trompé et qui ne veut pas l' être une seconde fois... chat échaudé craint l' eau froide.

p134

-mais, Germain, tu exagères peut-être aussi les choses... d' après ce que nous avons entendu de la conversation de ta femme avec ce misérable Duprat, il est évident que Laurence lui résistait ; la faute n' avait pas été poussée jusqu' à ses dernières conséquences, et, en bonne justice, il est de règle que l' intention n' est pas réputée pour le fait.

-vas-tu recommencer ta plaidoirie sur la coupe de Pharaon et le sac de Benjamin ? Interrompit sarcastiquement Germain ; tu n' es pas bon avocat, mon pauvre Hyacinthe, peu

importe que la faute ait été entière ! ... ce qui est certain, c' est que Laurence se moquait de moi et abusait de ma confiance.
-tu l' as punie, et aujourd' hui elle se repent, elle souffre...
-moi aussi j' ai souffert ! ... je souffre encore.
-possible, mais peut-être est-il juste que nous pâtissions aussi, car tous les torts ne sont pas du côté de Laurence, et nous en avons notre part.
-vraiment ! S' écria Germain avec ironie, et lesquels ? Serait-ce de l' avoir prise sans un sou vaillant et de lui avoir donné une maison confortable où elle vivait comme une reine ?
-c' est, répartit lentement Hyacinthe, de l' avoir prise par égoïsme et non par affection. Soyons consciencieux, cadet, et reconnaissons que dans ce mariage nous n' avons vu que

p135

notre intérêt et non le sien. Laurence était pour nous une manière de femme de charge bien élevée, et rien autre. Nous ne nous sommes pas dit qu' elle était jeune et que, nous, nous étions vieux ; qu' elle avait besoin de grand air et de distractions, et que nous l' enfermions sans pitié dans les quatre murs de notre vie casanière. Or, si l' on veut être aimé des gens, il faut les aimer un peu pour eux-mêmes et non uniquement pour soi... voilà quels sont nos torts, mon camarade ; ils n' excusent pas les siens, mais, selon mon humble *jugeotte*, ils sont suffisants pour que nous nous montrions moins raides... je tenais à te dire cela ce soir, et là-dessus je te laisse à tes réflexions... bonne nuit.
-bonsoir ! Grommela le cadet en fermant sa porte. Germain dort mal. Quand il se leva, l' aube blanchissait à peine au-dessus de la cour, et on n' entendait que le gazouillis des hirondelles sur le chéneau du toit. Il alluma sa pipe et s' accouda pour fumer derrière ses persiennes entre-bâillées. La maison sommeillait encore. Catherinette, alourdie par l' âge, avait les jambes moins alertes et descendait tard à sa cuisine. En face, aux fenêtres de Laurence, les rideaux tirés restaient immobiles. Un coq chanta dans la basse-cour, de petits nuages roses moutonnèrent dans le ciel, et l' *angelus* sonna au couvent des dominicaines. Au même

moment, la porte du vestibule tourna sur ses gonds, et Laurence, enveloppée dans un peignoir gris, tête nue et bras nus, parut dans la cour, où glissaient les premières clartés matinales. Elle aussi avait peu dormi ; n' ayant plus de femme de chambre, elle avait pris l' habitude de se lever la première, et, pour ménager les vieilles jambes de Catherinette, elle allait puiser elle-même à la pompe l' eau fraîche destinée à sa toilette. Elle s' approcha du bassin verdi autour duquel poussaient des touffes de cochléaria, posa le broc sous le robinet de cuivre et, soulevant dans ses mains délicates le lourd balancier de fer, se mit à pomper lentement. Un souvenir des jours d' autrefois filtra mélancoliquement dans le coeur de Germain. Il se rappela la première nuit passée par Laurence à Villotte, et les détails familiers de cette matinée où il avait été lui remplir sa cruche à la pompe. Elle était tout aussi jolie et mignonne qu' en ce temps-là ; plus peut-être encore. Tandis qu' elle se haussait ou se baissait, suivant les mouvements du balancier, les plis du peignoir marquaient la ligne onduleuse de ses épaules et de ses reins ; l' une des manches retroussées laissait à nu ce petit signe noir qui avait jadis tout d' abord charmé Germain. Elle avait tourné le robinet, et l' eau tombait dans le broc avec un glouglou sonore. Tout essoufflée d' avoir soulevé le balancier, Laurence

s' arrêta pour respirer et leva la tête vers le pan de ciel bleu, encadré dans le carré des toits. Une légère toux partant des persiennes du petit logement la fit soudain tressaillir ; elle rougit et baissa brusquement les yeux, car elle venait d' apercevoir entre les lames les spirales bleuâtres de la pipe de Germain. -à son tour, elle pensait à cette première matinée passée à Villotte, et au broc d' eau fraîche si galamment apporté par le farouche chasseur. Pendant ce temps, Germain, remué par une sourde émotion, se demandait s' il ne ferait pas bien de descendre comme autrefois, d' empoigner le broc et de le porter jusqu' à la chambre de Laurence. Il avait déjà la main sur le bouton de la porte : -" non, pensa-t-il, j' aurais

l' air trop bête ! " -et il se rencogna dans le fond de son logement.
La cruche trop pleine débordait et ruisselait jusque sur l' ourlet du peignoir ; Laurence poussa un soupir, puis elle saisit le broc précipitamment, et la porte se referma sur elle. -" il est impitoyable, songeait-elle en traversant le vestibule ; s' il s' était senti un peu d' amitié pour moi, il serait descendu... c' est bien fini, il faut renoncer à le fléchir et je n' ai plus qu' à prendre un grand parti... "
tout le reste du jour, elle s' enferma dans sa chambre, en tête-à-tête avec le vieux registre de la tante Lénette. Germain était retourné à

p138

Rembercourt ; le soir à souper, au moment où Hyacinthe se levait pour consulter le baromètre :
-monsieur, lui dit-elle timidement, j' aurais une chose à vous demander.
-parlez, ma chère enfant, répondit Hyacinthe.
-pourriez-vous me conduire demain à la ferme ?
-à la ferme ! Répéta-t-il interloqué. -c' était, à son sens, le dernier endroit que Laurence devait songer à revisiter. -à la ferme ! Et qui donc voulez-vous y voir ?
-j' ai besoin de parler à mon mari..., à M Lafrogne.
-mais il était ici hier, comment n' avez-vous pas profité de l' occasion ?
-hier, je n' avais pas encore arrêté la résolution que j' ai prise aujourd' hui, et dont je tiens à l' informer.
-que votre volonté soit faite, ma chère enfant, mais je ne vous cacherai pas que l' endroit est mal choisi, et que Germain est de mauvaise humeur.
-je me suis déjà dit tout cela... nous partirons de bonne heure, n' est-ce pas ?
-dès que vous voudrez... mais c' est donc bien urgent, et ne pourriez-vous patienter jusqu' à ce qu' une occasion plus favorable ? ...
-non, c' est impossible.

p139

chapitre vi :
neuf heures venaient de sonner à l' église

de Fains : le son grêle de l' horloge, après avoir longé les lisières des bois encore imbibées de la rosée matinale, était entré par la fenêtre ouverte de la chambre de Germain, mêlé aux claquements de fouet des remorqueurs de bateaux, aux nasillements des canards, et au bruit sourd des faux abattant les herbes des prés. Germain, le pied sur une chaise, bouclait ses guêtres et se disposait à partir pour les bois, quand un roulement de roues fit crier le gravier de la cour, et il crut reconnaître le piaffement des petits chevaux corses qu' on attelait d' ordinaire au panier. Il se leva, dressant

p140

l' oreille. Quelques secondes après, un pas furtif, et si léger qu' il semblait à peine frôler les marches de l' escalier, monta vers lui, en se rapprochant toujours. Le frôlement cessa sur le palier, et on frappa timidement à la porte. -entrez ! Cria-t-il d' une voix impatiente. Laurence apparut sur le seuil, vêtue de sa petite robe noire. Une voilette couvrait à demi son visage très pâle, et sur sa poitrine, agitée par l' émotion et par la montée de l' escalier, elle serrait nerveusement un objet enveloppé dans un journal. -vous ici ? Murmura Germain interdit. -Hyacinthe est en bas, répondit-elle comme pour s' excuser de sa hardiesse ; je suis montée seule parce que je désirais vous parler en particulier. -entrez, et fermez la porte... qu' avez-vous à me dire ? -je viens vous demander la permission de partir. -partir ? -il la regarda, stupéfait. -et où voulez-vous aller ? -dans la seule maison où je puisse vivre sans être à charge à personne..., chez ma mère. -ah ! Qui vous fait supposer qu' ici vous soyez à charge à quelqu' un ? -on est toujours à charge aux gens quand on mange leur pain sans leur être utile ni

p141

agréable... je me rends justice... je sais que

je n' ai plus votre affection ni votre estime, que vous ne me gardez que par condescendance pour l' opinion publique et pour obéir aux convenances. -et vous trouvez que cela est injuste... -je ne me plains pas, je sais que vous aviez le droit d' agir encore plus rigoureusement que vous ne le faites... seulement vous eussiez été moins cruel en me chassant tout de suite qu' en me réduisant à cette condition humiliante... la punition est trop dure... j' ai patienté pendant des mois parce que je croyais toujours... elle s' interrompit brusquement et rougit en s' apercevant qu' elle allait se trahir. Germain avait levé la tête et regardait sa femme droit dans les yeux, comme pour chercher à lire dans ses prunelles humides le complément de sa pensée. -poursuivez, dit-il, que croyiez-vous ? -je croyais que j' aurais la force d' accepter votre mépris comme une pénitence, de mettre de côté mon orgueil, de supporter avec patience cette situation qui n' est ni d' une épouse ni d' une servante... mais je ne peux pas..., je ne peux pas ! Sa voix devenait moins ferme ; on devinait qu' elle faisait un effort pour comprimer les sanglots qui menaçaient de monter jusqu' à ses

p142

lèvres. Germain avait détourné la tête, et il regardait obstinément du côté du mur. Il y eut un silence. Au dehors, le grincement d' une faux aiguisée par un faucheur montait par intervalle jusqu' au fond de la petite chambre où les mouches bourdonnaient dans un rayon de soleil. -je ne suis pas un croquemitaine, reprit Germain d' une voix un peu altérée ; mon intention n' est pas de vous garder prisonnière, et vous pourrez partir quand le coeur vous le dira. -je partirai demain... mais avant de m' en aller, j' ai à vous rendre compte de l' argent que vous m' aviez donné pour la maison... elle dépla le paquet qu' elle tenait serré contre sa poitrine et en tira le vieux registre de Mlle Lénette : -voici mon livre de dépense, continua-t-elle, et voici l' argent qui reste. Elle posa le registre et un petit rouleau d' or sur la table, tandis que Germain faisait un geste comme pour se défendre de rien exiger de pareil. -pardon, dit-elle en insistant, je tiens à ce que vous sachiez que tout est en ordre chez vous...

Lafrogne cadet s' était levé et se promenait lentement dans l' étroite chambrette, la tête penchée, le dos arrondi ; quand il arriva près de la fenêtre, il murmura sans se retourner :

p143

-c' est demain irrévocablement ?

-oui, demain..., je prendrai le train de dix heures.

Elle hésita encore un moment, attendant toujours un mot de lui et ne voulant pas le quitter sans une dernière parole affectueuse, mais il ne bougea pas ; les larmes emplissaient les yeux de Laurence, et elle n' osait plus parler.

Elle se borna à balbutier : -" adieu, monsieur ! " mais si bas, si indistinctement, qu' on eût dit plutôt un commencement de sanglot qu' une parole articulée. Puis elle ouvrit la porte et descendit lentement l' escalier. Quelques minutes après, on entendit de nouveau les chevaux piaffer, et le panier rouler sur la route.

Germain alors se retourna. Ses traits énergiques s' étaient violemment contractés ; il aperçut le livre de comptes sur la table, et se rasseyant d' un air sombre, il l' ouvrit machinalement.

Tout à coup, il se sentit secoué par une profonde émotion intérieure qui se traduisit par un léger tremblement des lèvres et du menton sous sa barbe touffue ; il avait reconnu le *livre de raison* de la famille, le vieux registre à couverture de parchemin où successivement Jean Thoiré et la tante Lénette avaient consigné les dépenses et les événements mémorables de la maison. En tournant les feuillets, il tomba sur une page au haut de laquelle on lisait écrit

p144

de la main de Mlle Lénette : -" aujourd' hui, 23 mars 1822, est né mon neveu Germain Lafrogne. " -il lui sembla qu' il découvrait, ensevelis sous les feuilles mortes de maints étés, tous les souvenirs de son enfance, depuis le jour où, revêtu de sa première culotte, il avait été traîné par la tante à l' école des soeurs de la doctrine, jusqu' à cette glorieuse matinée où, suivi de son chien Phanor, il avait commencé sa première chasse dans la plaine de

Véel, radieuse de soleil.

Il tournait lentement les pages jaunies. Sur certains mots, des grains de sable bleu, ayant séché avec l'écriture, jetaient encore au soleil le scintillement de leurs paillettes métalliques, tandis que depuis bien des années les mains qui avaient semé ces pincées de poudre gisaient, décharnées et rigides, sous le sable du cimetière. Germain reconnaissait au passage la grosse écriture noueuse du père Thoiré, la *bâtarde* sévère et proprette de la tante. Puis au verso d'un feuillet, il arriva aux caractères élégants et fluets de Laurence. à côté des larges écritures commerciales, ses lettres délicatement penchées et bouclées avaient l'air de fleurettes mignonnes poussant aux marges d'une allée de gravier. Il se mit à les déchiffrer attentivement, oubliant l'heure qui s'avavançait et le soleil qui entrait à flots par la fenêtre grande ouverte.

p145

Il remarquait, non sans un sentiment de surprise attendrie, avec quel soin minutieux et presque pieux la maison avait été dirigée pendant cette période de la vie de Laurence. Rien n'avait été négligé, elle avait pensé à tout : à l'ordonnance des lessives, au renouvellement des fleurs plantées sur la tombe de Mlle Lénette, aux menus préférés d'Hyacinthe, et surtout à son bien-être, à lui, Germain. à chaque page, la préoccupation du mari absent se trahissait par un léger détail : les vêtements chauds préparés et empaquetés pour Rembercourt dès la fin d'octobre, le linge frais envoyé à la ferme chaque semaine, même certains pâtés de viande froide, commandés à Catherinette et expédiés par Hyacinthe les jours de grandes chasses au bois. Elle n'avait point passé un jour sans s'occuper de lui... il feuilletait de plus en plus lentement, et il alla ainsi jusqu'à l'endroit où l'écriture s'arrêtait brusquement à mi-page. Là, en guise de signet, il y avait quelques feuilles de rose éparpillées, à demi desséchées déjà, mais exhalant encore un parfum discret et assourdi, comme l'adieu que Laurence avait soupilé tout à l'heure en s'éloignant. Et c'était fini. Personne maintenant n'aurait plus le courage de rien inscrire sur les pages restées blanches. Le vieux *livre de raison* que l'aïeul avait légué à ses enfants, et que

Laurence

p146

avait considéré comme un devoir de tenir au courant, personne ne le continuerait plus... à quoi bon ? Ces livres-là ne sont précieux que pour les familles qui se perpétuent, et Hyacinthe et Germain mourraient sans postérité dans leur morfondante solitude de célibataires. Tout était dit maintenant. Laurence allait partir, et une fois la jeune femme envolée, la maison redeviendrait le logis maussade et silencieux des deux barbeaux. Ils n'auraient plus qu'à brûler le vieux registre, de peur qu'après eux on ne le vendît dans un lot de papiers inutiles, et que quelque boutiquier ne fît des cornets avec les feuillets pleins de l'écriture du grand-père, de Lénette et de Laurence...

personne ne pouvait voir ce qui se passait dans la petite chambre haute, personne que les fauvettes sautillant dans les pruniers d'en face, ou les hirondelles passant et repassant devant la fenêtre. Aucun regard indiscret ne surprit donc les larmes qui roulèrent des yeux de Germain et se perdirent dans sa barbe. D'ailleurs, il avait baissé la tête tout contre le registre comme pour cacher son émotion même aux oiseaux du jardin. Il la tenait si près des pages jaunies, si près ! Que tout à coup ses lèvres se posèrent sur les feuilles de roses séchées, et que le rude chasseur y mit un baiser...

p147

pendant ce temps, au trot des deux chevaux corses, le panier ramenait Hyacinthe et Laurence à Villotte. Ils échangèrent peu de paroles durant la route ; l'aîné des barbeaux poussait de profonds soupirs, et la jeune femme faisait d'énergiques efforts pour rester calme. Dès qu'on fut arrivé rue du bourg, Laurence écrivit à sa mère et se prépara pour le départ. Elle n'emportait que son modeste trousseau de jeune fille, et ses bagages furent bientôt prêts. Vers le soir, elle fit ses dernières recommandations à Catherinette et pria son

beau-frère de monter chez elle pour l' aider à ficeler ses malles.

Tandis que le brave Hyacinthe, tout contrit, mais n' osant s' opposer à un départ qui avait été approuvé par Germain, assujettissait et nouait les cordes en conscience, Laurence étiquetait les clefs des armoires et des placards.

-tout est en ordre, dit-elle, quand Hyacinthe eut achevé sa besogne ; voici les clefs, elles sont numérotées et vous vous y reconnaîtrez facilement.

Elle lui tendit le trousseau, mais les doigts de Lafrogne aîné étaient si gourds et tremblants que le paquet de clefs glissa de ses mains et tomba bruyamment sur le parquet.

Ce bruit de ferrailles fut si étourdissant qu' ils n' entendirent pas qu' on frappait à la porte.

On tourna le bouton, et Germain entra,

p148

rouge, poudreux, tout échauffé par la marche et le soleil.

Il regarda les caisses ficelées et alignées le long du mur :

-ainsi, dit-il à Laurence, qui était devenue pâle, vous êtes bien décidée à partir ? ...

-il le faut, balbutia-t-elle.

-eh bien, s' écria-t-il, en ce cas, nous partirons ensemble, il n' est pas convenable que ma femme voyage seule.

Les yeux noirs de Laurence s' ouvrirent tout grands ; elle tremblait et n' osait pas comprendre, mais Hyacinthe, lui, avait déjà compris, et secouant vivement la main de son frère :

-c' est bien, cadet ! S' exclama-t-il ; allons, embrasse-la !

Laurence s' était déjà jetée dans les bras de son mari, et, la tête roulée sur la large poitrine du robuste chasseur, elle fondait en larmes.

Laurence et Germain voyagèrent pendant cinq mois. Quand ils rentrèrent à Villotte, en décembre, l' émotion causée par tous les événements que nous venons de conter avait eu le temps de se calmer, et les deux époux reprirent tranquillement possession de leur maison de la rue du bourg. M Xavier Duprat ne reparut plus à Villotte, mais l' aventure désagréable qui avait marqué ses débuts dans la magistrature ne l' empêcha pas de faire un joli

chemin. Il appartenait à l' école de ces jeunes doctrinaires qui joignent beaucoup de morgue à beaucoup de souplesse, et qui, ayant plus d' ambition que de principes, ne sont jamais gênés par leurs opinions ou par leur conscience. Déjà substitut avant la guerre, il retrouva en 1871, dans les ministères et à l' assemblée nationale, quelques anciens camarades de sa conférence, dont l' influence était toute puissante et à l' aide desquels il sut se faire pousser à un siège de procureur, en attendant mieux.

Son éloquence rigide est en grande faveur à la cour de X, et quand il prend la parole dans une affaire criminelle compliquée d' adultère, les réquisitoires de ce magistrat inflexible font frissonner les coupables sur leur banc et dilatent le coeur des jurés. Parfois l' honnête Hyacinthe, qui a gardé l' habitude de feuilleter la *gazette des tribunaux*, tombe sur une de ces virulentes répliques de m. le procureur Duprat, et la lecture de ces phrases pompeuses sur " la perversion des moeurs contemporaines et le mépris des saintes lois de l' honneur et de la morale " a le don de le mettre de mauvaise humeur pour le reste de la journée. Il rougit jusqu' au blanc des yeux, et on l' entend s' écrire en plein cercle, en froissant le malencontreux journal : -" hypocrite ! ... vil sycophante ! " heureusement l' aîné des barbeaux trouve

dans la maison de la rue du bourg de douces compensations qui lui font vite oublier la saveur amère de ce calice. Il est devenu oncle. Quelques mois après le retour des deux époux, la jeune Mme Lafrogne a mis au monde un garçon qu' on a nommé Claude, comme le grand-père Lafrogne, et qui a été tenu sur les fonts baptismaux par Hyacinthe et Mme De Coulaines. Le nouveau-né est vigoureux et râblé ; tout annonce, à le voir pousser dru, que ce sera un gars solide et que le nom de Lafrogne ne disparaîtra pas de sitôt de l' état civil. Grâce à lui, la maison des deux barbeaux connaît de joyeux tapages, dont les vieux couloirs et les hautes solives avaient perdu l' habitude depuis plus de quarante ans. Hyacinthe en est ragaillardi,

et quand, par un clair soleil, il promène
dans ses bras le marmot devant la façade de
la rue du bourg, les sirènes des fenêtres et les
chérubins du portail semblent eux-mêmes rajeunis
par l'arrivée de ce jeune hôte. Ils lui
souhaitent la bienvenue du haut de leurs chapiteaux
de feuillage, et le bambin émerveillé
échange des risettes avec ces faces joufflues, et
ces bouches que le rire fend jusqu' aux oreilles.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)